LE DERNIER POSTE DE COMMANDEMENT DU GENERAL S.S. KURT MEYER À DURNAL ET SA CAPTURE PAR LA RESISTANCE À SPONTIN (et non l'inverse).

Jean-Luc WILMET - 2020

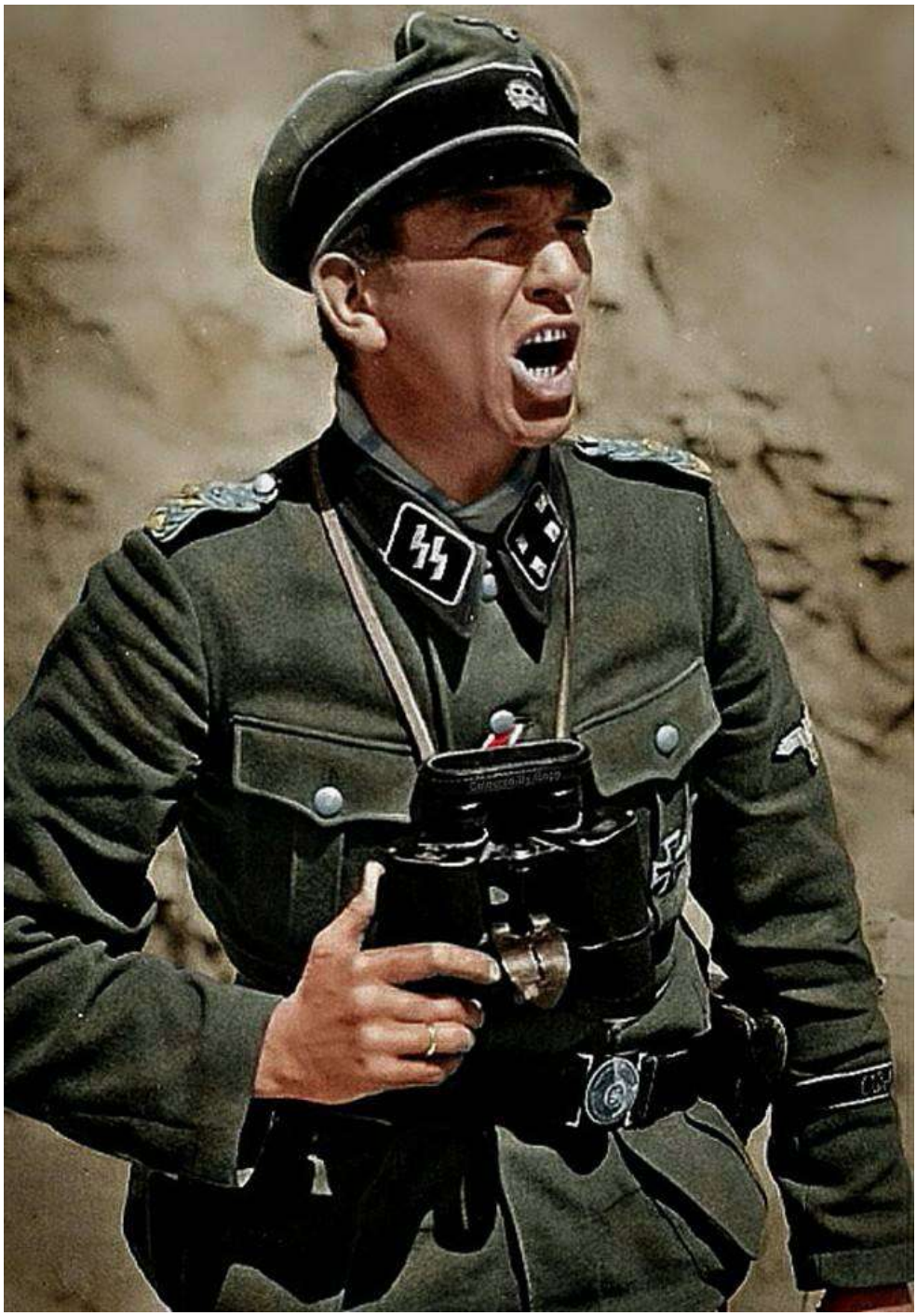

Figure 1. Avant. Ici, pendant la conquête de la Grèce. (Photo colorisée). © steamcommunity.com

Cette confusion largement répandue provient de l'autobiographie du Général SS Kurt Meyer, par ailleurs très précis sur la description des lieux mais où les noms des deux localités de Durnal et de Spontin sont intervertis. Elle avait été écrite une bonne dizaine d'années après les faits.

Ecrire « Durnal était dans un profond défilé » est absurde alors que dire que « s'il sortait vivant de là, le sort du Spontin de 1914 (où, pour mémoire, le village avait été massacré et brûlé par les Allemands le 23 août) ne serait rien à côté de celui qu'il réserverait au Spontin de 1944 » a du sens. Dans la suite de ce même livre qu'il a complété, Hubert Meyer (sic), son successeur à la tête de l'unité, parle bien du « combat de Spontin ». Pourtant, même Carlo Bronne, en 1985, dans son livre « Hemingway et Jean Racine, reporters de guerre en Ardenne », préfacé par Jo Gérard, recopie cette erreur.

Son dernier poste de commandement était sur les hauteurs, à Durnal. Une route (par où étaient arrivées les troupes d'invasion en 1940) conduit de là vers l'est, vers l'Allemagne, via Lez-Fontaine, Natoye, Ciney. Les alliés étaient bloqués à l'ouest de la Meuse à Dinant mais les troupes du lieutenant colonel américain Rosewell H. King ont pu profiter à Namur d'un pont qui n'était que partiellement démoli afin de venir, via l'ancienne nationale 4, prendre les troupes allemandes à revers à Dinant, en passant par Jambes, Erpent, Naninne, Sart-Bernard, Lez-Fontaine et ensuite par Spontin et Purnode, ce qui lui coupait ce chemin de retraite. Seule solution, descendre dans la vallée et prendre la route de Ciney. Du côté ouest du village de Spontin, le chemin mène à la Meuse, Dinant, Houx et Yvoir mais, du côté est, le carrefour séparant les routes de Namur et de Ciney se trouve à l'extrémité du village. Meyer n'arrivera pas à temps à cet embranchement pour échapper à sa capture… Les Américains ne faisant que passer pour délivrer Dinant et son pont, en patientant, il aurait pu échapper à ce destin.

Son récit : Grenadiers :
L'histoire du Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer,

par Kurt Meyer, Stackpole Books, 1957-2001-2005, pages 302-311.

(Remarques très importantes : les noms de Durnal et Spontin ont été rectifiés par rapport au texte original pour ne pas égarer le lecteur et son avis sur les résistants a été mis en relief.)

Après un séjour de deux jours dans la région de Beauvais, la division *[la 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend »]* a été transférée dans la région de Hirson. Il était impossible de remonter plus près du front. Nous avons marché dans l'obscurité en parcourant les champs ensanglantés de la Première Guerre mondiale, empruntant les mêmes routes que nous avions empruntées en 1940 alors que nous nous dirigions vers l'ouest. Notre colonne de marche semblait misérable ; les convois roulaient la nuit, chaque véhicule opérationnel en remorquant plusieurs autres.

À Hirson, la division était rattachée au général Stumpf, le général des Panzertruppen de l'ouest, qui avait été personnellement informé de la situation de la division en personnel et en matériel. Le général Stumpf m'a annoncé la nouvelle de l'attribution des épées sur les feuilles de chêne de ma croix de chevalier.

La division a commencé à se reconstituer immédiatement et à rééquiper les unités décimées. L'équipement devait provenir de Verdun et de Metz. Les pertes en hommes et en équipement étaient effrayantes. Les éléments de combat avaient perdu plus de 80 % des effectifs avec lesquels ils

avaient commencé la campagne. Les éléments d'appui au combat avaient également subi un nombre de victimes anormalement élevé lors des opérations aériennes ennemies.

La division avait perdu plus de 80 % de ses chars de combat pendant le retrait. Environ 70 % de ses véhicules blindés et de SPW *[= Schwerer Panzerspähwagen = véhicule de reconnaissance blindé lourd]*, 60 % de ses armes et 50 % de ses véhicules ont été perdus. Ces pertes énormes ne pourraient plus être réparées en quelques jours, mais nous n'avions pas d'autre choix : la division devait être prête au combat le plus tôt possible.

Nous n'avons pas aimé la région autour de Hirson, ni la situation générale. Les éléments d'appui au combat et les unités non prêtes au combat ont été immédiatement transférés à l'est de la Meuse. Le 31 août, les Américains avaient atteint Soissons et Laon et progressaient vers le nord-est. Un Kampfgruppe de la division les a retardés sur le Thaon jusqu'à la nuit du 1er au 2 septembre. En attendant, le Groupe Mohnke était arrivé à la division.

Parce que la division était menacée à l'arrière, elle s'est repliée au nord-est et a occupé une position de blocage à Anor. Nous avons dû nous battre pour gagner du temps afin de permettre à l'infanterie de traverser la Meuse. Pendant le transfert à cette position, le commandant du III./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26, le détenteur de la croix de chevalier, Erich Olboetter, a été blessé en passant sur une mine posée par des partisans. Ses deux jambes ont été arrachées ; il est mort pendant son repas du soir à l'hôpital militaire de Charleville. Avec Erich Olboetter, j'avais de nouveau perdu un vieil ami de guerre qui s'était constamment battu à mes côtés depuis 1939. Il était un soldat agressif et un commandant idéal.

Dans la nuit du 1er au 2 septembre, nous avons tenu la position de blocage à Beaumont avec les vestiges de la 116 Panzerdivision. La division a atteint Florennes via Philippeville sous la pression de l'ennemi. Peu avant d'arriver à Florennes, le commandant du II./SS-Panzer-Grenadier-Regiment 26, SS-Hauptsturmführer Heinz Schrott, a été tué par des partisans perfides.

Le combat « glorieux » des soi-disant partisans n'était rien de plus qu'un meurtre méchant et banal. Les inventeurs de la guerre des partisans étaient les véritables criminels de guerre de cette guerre. Ils ont agi contre toute l'humanité et ont fait appel au plus bas des instincts. Je n'avais jamais connu de guerre partisane auparavant. Je n'avais pas non plus ressenti la haine fréquemment revendiquée par les Français ou les Belges. En revanche, j'ai toujours pu observer de bonnes relations entre les unités et la population des territoires occupés. Cette observation était particulièrement valable pour la population normande qui avait tant souffert.

Les soi-disant partisans ne relevaient la tête que lorsqu'ils n'avaient pas de crainte pour leur vie et leur intégrité. Ils ne se sont pas battus. Au lieu de cela, ils ont assassiné par traîtrise des membres individuels de l'armée allemande. Du point de vue militaire, les actions des partisans n'ont eu aucune influence sur la conduite de la guerre par les Allemands. La population non impliquée a été la plus touchée par les représailles des troupes allemandes. Ce ne sont pas les défenseurs de la guerre partisane, une violation du droit international, qui ont souffert. La haine entre les nations a été suscitée selon un plan. Il a été approfondi pendant longtemps par les activités criminelles des partisans. On ne peut non plus nier que les Alliés ont activement promu le communisme en Europe occidentale avec leur politique de partisans. Sans les actions perfides des « braves » partisans, il n'y aurait eu aucune raison d'organiser des « procès pour crimes de guerre ».

Nous avons traversé la Meuse à Yvoir le 4 septembre pour occuper une position défensive au-delà de ce secteur. La division a assumé le secteur Godinne-Houx. La 2 SS-Panzerdivision a assumé le secteur des deux côtés de Dinant.

La force de combat de la division était d'environ 600 fantassins ; elle était divisée en deux Kampfgruppen. Les chars n'étaient plus disponibles ; les tanks restants étaient en réparation à Liège. Il n'y avait pas de munitions disponibles pour la batterie d'obusiers lourds. Une batterie Flak de 88 mm a été déployée au carrefour nord-ouest de *Durnal* dans un rôle de soutien au sol.

Figure 2. Le canon Flak 88mm allemand (conçu contre les avions mais tout aussi puissant contre les chars) comme celui installé sans doute à Durnal au carrefour avec la route descendant vers Crupet et Yvoir-Carrière. © fliup.com

Les Américains ont immédiatement tenté de traverser la Meuse à Godinne et à Yvoir. Ils ont été repoussés avec de lourdes pertes. Cependant, ils ont réussi à créer une tête de pont à Houx. Ils avancèrent dans les bois et y établirent des positions. Au cours de la contre-attaque, la tête de pont a été réduite et devait être éliminée avant la nuit, le 6 septembre.

J'ai couvert tout le front et discuté de la défense ultérieure de la Meuse avec Milius et Siebken. Nos véhicules ont souvent été la cible de coups de feu tirés par les partisans dans les bois. Il n'y a pas eu de victimes de notre côté, mais nous avons trouvé six soldats du bataillon de sécurité de Liège assassinés ; ils avaient été abattus au repos. Une patrouille de reconnaissance a subi des coups de feu entre *Durnal* et Dinant. Les coupables n'ont pas été retrouvés.

Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les Américains réussissent à traverser la Meuse à Namur et à réparer un pont mal démoli. Le commandant local de Namur s'enfuit à l'est sans informer ses unités voisines, laissant ainsi le cœur des défenses de la Meuse ouvert aux Américains. Une patrouille de reconnaissance du SS-Aufklärungs-Abteilung 12 *[= 12ème groupe de reconnaissance SS]* a rencontré un bataillon d'avant-garde américain sur la route Namur-Ciney vers 11 heures.

J'étais sur le chemin du retour du poste de commandement de *[Bernhard]* Siebken *[du II. Abteilung de son SS-Panzergrenadier-Regiment 26 qui contenait la petite tête de pont américaine à Houx]* lorsque cette mauvaise nouvelle est arrivée. Cela me semblait incroyable, mais le rapport a été confirmé par une autre patrouille à 11 h 15. Les unités ont été immédiatement alertées et reçurent l'ordre de se retirer derrière l'Ourthe. Le retrait ne pouvait être effectué que la nuit. Mais la vitesse était essentielle ! Nous étions pressés par le temps ! Les Américains seraient bientôt à *Spontin* et il ne leur faudrait que quelques minutes avant d'atteindre le carrefour. Le groupe devrait utiliser ce carrefour s'il voulait échapper aux Américains.

En un instant, le personnel des opérations courut vers *Spontin*. J'ai conduit le groupe sur un terrain en forte pente pour atteindre *Spontin* à travers un bois. Juste avant d'arriver à *Spontin*, Hubert Meyer m'a demandé de céder la tête au SS-Hauptsturmführer Heinzelmann. J'ai fait signe à Heinzelmann de passer devant nous et son véhicule nous devançait au moment où nous nous approchions des premières maisons de *Spontin*. La ville était dans un profond défilé ; à gauche de la route se trouvait un mur de 1,5 mètre autour duquel la route tournait à l'est. Comme toujours, je me tenais debout dans le véhicule et j'essayais de jeter un coup d'œil « de l'autre côté de la colline ». En conséquence, j'ai pu voir par-dessus le mur proéminent, la route principale menant à Namur. J'ai crié un avertissement à Heinzelmann, mais il était trop tard ! Un obus a déchiré le véhicule de tête et le premier char américain a passé le coin de la rue en tirant.

Figure 3. A Spontin : peut-être le Sherman qui a touché le premier véhicule de la colonne allemande avant d'anéantir cette moto de l'estafette qui venait aussi de Durnal ; le fameux mur clôturant le parc du château, là où se trouve actuellement la plaine de jeux ; le tournant masquant la Force King de la 3ème Division Blindée américaine. © roue-libre

La situation a changé en un clin d'œil. Ce n'était pas comparable à un pique-nique que d'attaquer une colonne de chars avec nos deux Volkswagen. Nous ne pouvions pas reculer. J'ai regardé le char qui avançait lentement. De par ma propre expérience dans des situations similaires, j'ai supposé que le commandant de char allait utiliser cette opportunité unique pour se rendre maître de l'état-major ou l'éliminer par le feu. Il ne restait plus qu'à sortir de la route au plus vite !

J'ai sauté par-dessus la porte et la grille qui séparaient une cour d'un jardin. Quelle mauvaise surprise cependant ! J'étais dans un piège terrible. Je ne pouvais pas m'échapper derrière la rangée de maisons ; les bâtiments avaient été construits sur des terrains en pente qu'il fallait gravir et étaient également entourés d'un haut mur. Si j'essayais de l'escalader, je me présenterais comme une cible idéale pour les Américains.

La première chose à faire était de trouver un endroit où se cacher. Un poulailler était la seule option, alors je l'ai fait ! Quelqu'un a survolé le fil. Max Bornhoft *[le chauffeur de Meyer]* m'avait vu avant que je disparaisse. À ce moment-là, nous étions tous les deux dans le piège. Au moins, le poulailler

offrait quelque dissimulation à la vue de l'ennemi pour le moment. Nous espérions retrouver le chemin de nos camarades après la tombée de la nuit. De la route, des cris ont retenti quand la population a applaudi les Américains. Les chars sont passés. J'ai entendu un échange de mots enthousiastes dans une maison voisine et entendu le nom de Köln. Je ne l'ai jamais revu. Le SS-Obersturmführer Köln a été classé comme disparu depuis lors.

Figure 4. A Spontin, les jardins et la butte à l'arrière des maisons de la grand-rue et de l'église. © Google Maps

À ce moment-là, on arrivait à 14 heures ; une pluie légère tomba sur le toit du poulailler. Je ne pouvais plus rester là. Je devais savoir ce qui se passait sur la route. J'ai rampé vers le grillage sur le ventre. J'avais à peine atteint le coin du poulailler lorsque j'ai vécu l'un des moments les plus éprouvants de la guerre.

Certains partisans se sont approchés de la clôture et ont parlé au fermier. Ils voulaient probablement savoir s'il avait vu des soldats allemands à la ferme. Le fermier secoua la tête. Les dents serrées, je n'étais qu'à quelques mètres des partisans. Ils s'appuyèrent sur la clôture et fouillèrent visuellement la colline. S'agirait-il de mes dernières minutes sur terre ? J'ai fermement saisi mon pistolet ; ils ne m'auraient pas sans combat. Un buisson d'orties me dissimulait.

Des cris et des coups de feu ont attiré les compagnons vers la ferme voisine. La vie d'un camarade a pris fin. Nous nous sentions un peu mieux. Après, la ferme a été fouillée et peut-être que la pluie a tenu les curieux à l'écart. Les minutes sont devenues des heures. Nous avons été heureux de la météo. Tout à coup, nous avons été abasourdis. Les poules se rassemblaient devant le poulailler et voulaient y entrer. Mais elles ne voulaient pas partager leurs quartiers avec nous. Elles voulaient qu'on sorte. L'histoire ne pouvait pas bien se terminer, alors ce qui devait arriver est arrivé. Le petit vieux fermier est resté à la clôture, se demandant ce qui se passait. Il a ensuite tenté de ramener ses volailles dans le poulailler. Les créatures étaient têtues, cependant. Elles voulaient avoir leur « empire » pour elles seules.

Curieux, le fermier passa la tête dans le poulailler. Il n'aurait pas dû le faire parce qu'avant de pouvoir ouvrir la bouche, il se retrouva assis sur un vieux tonneau dans le coin le plus sombre. À ce moment-là, il était devenu le troisième homme du baril. Il a regardé nos pistolets avec terreur. Nous aurions préféré être sans notre visiteur. La situation était devenue plus compliquée. Avec notre chance, la femme du fermier nous rejoindrait bientôt. Son seigneur et son maître lui manquerait certainement très bientôt et elle partirait à sa recherche.

Nous avons décidé de libérer le vieil homme. Il a promis de se taire et de ne pas contacter les partisans. Il se sauva rapidement. Bien sûr, nous n'avons pas pris sa promesse pour argent comptant. Le vieil homme avait à peine disparu que nous avons grimpé par-dessus le haut mur et avons rapidement atterri devant le siège des partisans.

Je n'avais pas compté sur cette surprise. Ça ne pouvait pas être pire que ça. Les partisans étaient logés dans la chaufferie de l'église et un jeune homme se tenait à la porte de la cave en dégustant sa première cigarette américaine. Des partisans fortement armés montaient les marches de la cave. Nous avons sauté, rampé et couru à travers le cimetière comme des belettes. Les vieilles tombes et les pierres tombales les ont empêchés de nous découvrir.

Figure 5. A Spontin, le cimetière autour de l'église (juste avant sa désaffectation pour devenir un parking) et la sacristie avec la chaufferie en cave avec escalier extérieur. © JLW

Nous avons atteint le tas de détritus dans le coin du cimetière. Comme rien d'autre ne me venait à l'esprit pour le moment, j'ai recouvert Max de vieilles couronnes de fleurs et lui ai demandé de garder un œil sur l'entrée de l'église. J'avais l'intention de me cacher derrière de la végétation.

Un cri retentit à travers le cimetière ; cela nous disait que nous étions dans une situation très dangereuse. Pendant que je me retournais, je vis les canons des armes de deux policiers *[les*

gendarmes Victor Demazy et André Tilmant] sur les escaliers de l'église. La police a été surprise ; ils n'avaient pas encore vu Max. J'ai levé mon pistolet comme un éclair et j'ai indiqué que j'étais sur le point de tirer. La police se mit à couvert. Je devais partir ! J'ai couru vers le côté sud du cimetière et je me suis retrouvé à nouveau face au canon d'une carabine. Son propriétaire se tenait sur le seuil d'une porte et a décroché lorsque je me suis précipité directement vers lui et que je l'ai menacé avec un pistolet. Nous étions entourés. Le vieil homme avait alerté tout le monde alors j'ai sauté par-dessus le mur du cimetière et atterri dans la rue du village qui se trouvait quatre mètres plus bas. Max était essoufflé derrière moi.

Jésus ! Il était incroyable à quel point vous pourriez devenir agile si votre vie était en jeu. La rue était en pente, elle montait. Mes poumons semblaient prêts à éclater. Des balles sifflaient autour de nos oreilles. J'ai entendu un cri de Max. Je me suis retourné et j'ai tiré quelques coups de feu. Max était allongé sur la route. Il avait été abattu. Mes balles avaient forcé les « braves combattants de la liberté » à se mettre à l'abri. Je me suis dirigé vers la sortie du village. Juste à temps, j'ai vu deux autres partisans monter la garde. Où pourrais-je aller ? J'ai vu une petite porte maintenue en place seulement par une grosse pierre. Je me suis caché derrière cela sans me faire remarquer.

Je me suis assis dans le coin de l'écurie, complètement épuisé, scrutant à travers les fentes de la porte. Les partisans apparurent en quelques instants, parcourant la route avec excitation, fouillant chaque buisson. Ma disparition ne pouvait pas être expliquée et ils ont commencé à se blâmer mutuellement.

D'une voix forte, l'un des partisans m'a demandé de quitter ma cachette et de me rendre. Il a promis de me livrer aux Américains et de respecter le « droit international ». Je n'ai pas répondu à sa demande.

Mon pistolet semblait devenir de plus en plus lourd dans ma main. À un moment donné, nous avons juré que nous ne serions jamais capturés vivants. Les expériences sinistres en Russie nous ont fait faire cela. L'heure avait sonné ! Il y avait une balle dans la chambre et une dernière dans le magasin. Devrais-je remplir mon serment ? Était-ce valable uniquement sur le front est ? Ces circonstances n'étaient-elles pas complètement différentes ? Les minutes passaient. J'ai regardé mon pistolet encore et encore.

J'ai pensé à ma famille et à l'enfant à naître. C'était difficile, très difficile, de prendre une décision. Les partisans se tenaient à quelques mètres de ma cachette. J'ai étudié leurs visages. Certains avaient des traits amers et brutaux, d'autres semblaient plutôt inoffensifs, peut-être n'avaient-ils reçu leur arme que quelques instants auparavant.

Le chef du groupe m'a demandé de me rendre à nouveau. Un garçon d'environ 14 ans se tenait à côté de lui. C'était évidemment père et fils. Le petit coquin avait une carabine.

Le garçon pointa soudain avec enthousiasme la porte et la pierre qui avait roulé sur un côté. Il a compris. C'était sec là où se trouvait la pierre, elle a donc dû être déplacée il y a quelques minutes à peine. Le père m'a demandé d'abandonner à nouveau.

Une balle a été tirée à travers la porte et des grenades à main ont été préparées. Deux autres coups fendirent la porte et me firent aller plus loin dans le coin.

J'ai appelé le père : « Mon arme est dirigée contre votre fils ! Voulez-vous tenir votre promesse ? » Il a immédiatement attiré le garçon vers lui et a répété sa promesse de me soigner correctement.

C'était fini. Une contre-attaque de mes camarades était mon seul espoir. J'ai jeté le chargeur du pistolet dans un coin et le pistolet dans un autre. Quel horrible sentiment d'être fait prisonnier !

J'ouvris lentement la porte et me dirigeai vers le chef partisan. Certains des types se sont déplacés pour m'attaquer ; plusieurs pistolets et carabines ont été braqués sur moi. Pas un mot n'a été dit. Je n'ai pas tenu compte des armes menaçantes. J'ai regardé dans les yeux du père. D'un geste de la main, il força ses compagnons à baisser les armes. Ils ont obéi à contrecœur et nous ont accompagnés à l'église. Le chef des partisans m'a dit qu'il s'était rendu en Allemagne pendant la Première Guerre mondiale en tant que travailleur et qu'il n'avait vécu que de bonnes expériences. Il n'avait donc aucune raison de diriger une bande de meurtriers. Cependant, il a dit qu'il était parfois difficile d'empêcher les jeunes hommes de commettre des meurtres et des homicides involontaires.

Figure 6. Le docteur Louis Kaux (1902-1982). © Vers L'Avenir.

Max était toujours allongé sur la route ; il souffrait d'une blessure par balle très déplaisante à la cuisse. Nous l'avons transporté au poste de police *[la gendarmerie]* où il a immédiatement reçu un vaccin antitétanique. Le médecin du village *[Dr. Louis Kaux]* était exceptionnellement amical. Il nous a dit qu'il espérait que nous pourrions bientôt rentrer chez nous.

Les deux policiers ont ensuite pris des menottes dans leurs poches et les ont mises à mes poignets. Je suis presque tombé à genoux dans la douleur. Les menottes pinçaient pratiquement mes mains. Elles ont pénétré de plus en plus profondément dans ma chair. Ils me regardent en attendant : les partisans étaient aussi bouche bée. Ces deux-là doivent avoir souvent pratiqué cette torture dans le passé. Il était évident qu'ils attendaient que je crie de douleur. Max regarda et dit : « Les bâtards ! »

Le meneur est revenu dans la pièce et a donné l'ordre de m'éloigner. Nous avons trébuché à travers le cimetière et sommes revenus à la chaufferie, la base d'opérations du partisan. Max a été mis sur un matelas en paille. Étonné, j'ai regardé les deux policiers ouvrir la porte de la chaudière et sortir leurs vêtements de civils. Ils sont partis peu de temps après, vêtus comme des partisans. J'ai secrètement maudit l'unité de police de campagne allemande qui était postée à côté de l'église. Les compagnons ont dû être endormis au volant ; les troupes de première ligne payaient le prix de leur incompétence. Max souffrait énormément. Il m'a demandé encore et encore de contacter son père si je survivais. Il avait peu d'espoir pour lui-même.

Les heures passèrent lentement dans la cave. Le chef partisan nous a apporté du pain. Il était inquiet ; il savait qu'il y avait des troupes allemandes à l'ouest du village et qu'elles passeraient probablement par *Spontin* pendant la nuit. J'ai écouté chaque bruit. D'après la conversation des partisans, j'ai compris que les Américains étaient partis à Dinant et qu'il n'y en avait plus à *Spontin* à ce moment. Un partisan très silencieux nous a gardés. Si seulement il n'était pas aussi négligent avec son pistolet. Chaque fois que j'essayais de mettre Max plus à l'aise, il criait et brandissait son pistolet. Le jeune homme était terrifié. J'ai découvert pourquoi quelques heures plus tard.

Les partisans sont partis soudainement à minuit et n'ont laissé que notre garde avec nous. Avant de partir, ils ont déplacé une lourde table entre le garde et nous. Cela a divisé la pièce en deux. Le pistolet était pointé sur moi tout le temps. Parfois, j'avais l'impression qu'il voulait me tuer.

Les véhicules traversaient le village : étaient-ils allemands ou américains ? Nous n'avons pas eu à attendre longtemps pour une réponse. Au bout d'une heure, j'ai entendu des coups de feu et l'explosion de munitions. Les munitions ont sifflé dans les airs. C'était probablement un véhicule allemand qui brûlait.

À l'aube, il y avait du bruit tout autour de nous. Nous pouvions faire la différence entre les tirs des mitrailleuses allemandes et américaines. Nous avons écouté avec inquiétude le bruit de la bataille. Notre garde est devenu de plus en plus agité ; son pistolet était dirigé en permanence vers moi. Il a même refusé de donner de l'eau à Max. il avait peur de nous tourner le dos.

La vitre a été soudainement brisée par des tirs de mitrailleuses et les Américains nous ont demandé de nous rendre. C'était une série intéressante d'événements ! Terrorisé, le garde nous a menacés de son coin avec son pistolet. Je devais lui crier dessus pour ouvrir la porte et arrêter de tirer à toute allure sur les Américains. Les Américains ont continué à tirer. Notre partisan a enfin ouvert la porte et les a appelés. Des tirs de mitraillettes ont atteint le mur de l'église et le premier Américain a descendu les escaliers de la cave.

Étonné, j'ai regardé notre garde recevoir un coup de pied brutal dans le cul. Il a volé dans le coin. Le partisan s'est avéré être un déserteur de Lorraine. Il était contrarié parce que les Américains le traitaient comme un clochard.

Mon étonnement a disparu rapidement ; une mitraillette a été pointée sur mon estomac. Dans le même temps, un deuxième Américain a crié : « Ne résistez pas ! Mon copain veut vos médailles comme souvenir. » Impuissant et avec rage, j'ai permis qu'on vole ma croix de chevalier. Je l'avais avec moi depuis avril 1941.

Le second américain parlait bien allemand ; sa mère était née en Allemagne. Il m'a dit : « Pour l'amour de Dieu, ne leur dites pas qui vous êtes. Vos soldats sont maltraités à l'arrière ! » Je n'ai compris le sens de ses paroles que vingt-quatre heures plus tard.

Nous avons grimpé les marches et nous sommes tombés sous le feu d'une mitrailleuse allemande dans le cimetière. J'ai vu la position de tir dans les bois, à peine à 150 mètres de l'église. Nous nous sommes allongés entre les tombes et avons attendu une pause dans les tirs. Avant que je sache vraiment ce qui se passait, ma montre et mes bagues ont été volées. J'étais tombé entre les mains de gangsters.

Mon argent m'a été volé derrière l'église et un autre GI a pris ma garde. En colère parce qu'il ne restait plus rien à voler, il m'a frappé dans le dos avec la crosse de son arme. Après quelques mètres, il en avait assez. Lorsque nous avons croisé deux femmes effrayées devant leur porte, j'ai reçu un autre coup dans le dos. J'ai trébuché après quelques pas et je me suis tourné pour recevoir un grand coup sur le côté de la tête avec la crosse de l'arme. Je me suis effondré au sol. En tombant, j'ai entendu les protestations des femmes.

Figure 7. Décoration et bague de choix comme souvenirs : Croix de chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne et glaives et Bague d'honneur des SS « Totenkopfring » (anneau à la tête de mort – l'original est dans un musée et on peut en avoir une copie avec le nom de Meyer gravé mais à la taille de son doigt pour 250 $). © Wikipedia, sshonorring.com

D'autres coups me poussèrent sur mes pieds et je traversai la rue en titubant. Les cris des femmes ont résonné à mes oreilles. Quelques pas plus loin, le gangster m'a poussé dans un petit jardin. Du sang, obstruant mes yeux, jaillissait de mon oreille gauche. Je ne pouvais plus penser. J'ai vu un grand buisson de groseillier devant moi, dans lequel j'ai été poussé. Donc ça allait être la fin de la route pour moi ! Une image de ma famille est passée rapidement devant mes yeux. Le rapport officiel serait « manquant au combat ». Ma vraie fin était d'être assassiné puis jeté dans une tombe anonyme !

J'ai regardé l'homme avec un dédain fiévreux pendant qu'il levait sa carabine. Je ne le voyais plus du tout ; j'étais déjà dans le monde à venir. Avec étonnement, j'ai vu la carabine tomber ; il m'a laissé avec un « Damn » et est parti.

Mon sauveur était le jeune lieutenant dont la mère était allemande. Il est intervenu au dernier moment et a mis fin aux actes de violence du soldat.

Le lieutenant a essayé d'excuser le comportement du soldat. Il a dit que c'était la campagne de propagande irresponsable des guerriers en fauteuil qui était responsable des brutalités. Pour ne pas tacher son véhicule, je me suis assis sur un garde-boue. Le pare-brise était rouge avec mon sang en quelques instants. Le sang a été soufflé dessus lorsque nous avons démarré. Nous nous sommes arrêtés à une colonne d'approvisionnement américaine après un court trajet. Là, j'ai été remis au chef de la colonne avec les instructions pour m'emmener à l'hôpital.

La colonne était composée d'environ douze camions et voitures. Chacun était équipé d'une mitrailleuse. Tous les véhicules avaient un chauffeur et deux assistants. J'ai constaté à quel point les

soldats étaient ravitaillés avec un étonnement mêlé de jalousie. Une force opérationnelle d'avant-garde composée d'un bataillon de chars et d'un bataillon d'infanterie s'était rassemblée comme si elle était sur le point de participer à un défilé. Les chars après chars et les véhicules après véhicules ont été rassemblés dans un espace dégagé. La formation a été réapprovisionnée sans aucune mesure de défense terrestre ou aérienne en place.

Cinq Tigres attaquant en sortant des bois auraient détruit tout ce groupe. Mais il n'y avait pas de Tigres entre la Meuse et la frontière allemande. Il n'y avait que des hommes fatigués au combat dans cette zone. Ils erraient dans les parages, écrasés par le destin. Les Américains seraient-ils arrêtés au Westwall *[= Mur de l'Ouest = ligne Siegfried]* ? Je ne pensais pas que c'était possible. Je savais qu'il n'y avait plus de divisions fonctionnelles et, de plus, le Westwall était incomplet et avait été négligé depuis longtemps.

En vérité, la Ruhr était sans défense devant les fers de lance des Alliés et rien ne pouvait empêcher Montgomery d'occuper la forge d'armes allemande. Un puissant mouvement de dix à quinze divisions alliées dans la zone nord-ouest briserait la colonne vertébrale de la résistance allemande et mettrait fin à la guerre dans quelques semaines. Le conflit pour l'Europe avait été perdu.

Les gémissements d'un camarade blessé m'ont ramené à la réalité. Il était dans un véhicule voisin avec une plaie abdominale. J'ai vu soudainement une main s'agiter dans le troisième véhicule ; c'était Max dans un camion de carburant. Les canettes vides formaient son lit de malade. Une soixantaine de prisonniers allemands avaient été rassemblés entre-temps. Des parachutistes, une quinzaine de soldats de ma division et des membres d'un bataillon de sécurité ont été répartis entre les camions.

La colonne est partie vers Namur tard cet après-midi. J'ai soigneusement observé des pistes à travers les champs de céréales. Une tentative d'évasion réussirait-elle ? Il était évident que j'avais des idées d'évasion. J'ai poussé un jeune parachutiste et lui ai indiqué mon idée. Il acquiesça de la tête et se rapprocha du bord du véhicule.

Les Américains faisaient attention. Chaque véhicule était couvert par la mitrailleuse chargée du véhicule suivant et, en outre, un Américain muni d'une mitraillette était assis sur chaque cabine. En conséquence, seule une route comportant de nombreux virages et traversant des terrains boisés pouvait entrer en considération pour une évasion. Nous n'avons pas eu une telle chance ; nous sommes arrivés à Namur plus tôt que prévu. La meilleure chance de s'échapper était partie, mais l'idée de nous échapper nous est restée. Nous voulions être de nouveau libres.

Ce qui restait de la 12.SS-Panzer-Division « Hitlerjugend » passa sous le commandement de Hubert Meyer (sans aucune parenté avec Kurt) qui ajoute ceci (pages 333-334 des mémoires de Kurt Meyer) :

Ce fut un coup dur pour la division de perdre son commandant, d'autant plus que son sort était incertain. Les hommes n'avaient pas seulement entendu parler de lui ; mais tous l'avaient vu à un moment ou à un autre là où des combats avaient lieu, en particulier dans des situations difficiles.

Les membres de l'état-major de la division et l'état-major du SS-Panzer-Regiment 12 qui avaient survécu dans leur fuite face aux Américains à Spontin *[Hubert Meyer ne se trompe pas dans le nom du village]* sans être blessés se sont cachés dans un bois à la périphérie du village jusqu'à l'obscurité.

Ils ont été appelés à se rendre par les partisans qui soupçonnaient qu'ils étaient là. Cependant, personne n'a osé entrer dans les bois. Les soldats ont entendu les colonnes américaines se déplacer dans le village et être accueillies avec enthousiasme par les civils qui sortaient de leurs cachettes. Ils ont également entendu des tirs vers le soir entre leurs camarades cachés dans le village et les partisans. Ils craignaient que leur commandant de division ne se trouve dans le village mais, bien sûr, ils ne savaient pas exactement où il se trouvait. Ils n'étaient pas en mesure d'intervenir avec seulement leurs deux ou trois pistolets.

Le groupe de neuf hommes a marché vers l'est pendant la nuit. Ils n'avaient pas de carte ; leur seule aide à la navigation était une boussole. Au début, ils ont traversé la campagne, puis longé des voies de chemin de fer. Ils voulaient rejoindre leurs camarades.

Après minuit, ils ont rencontré un avant-poste du Kampfgruppe Siebken qui avait pu reculer sous le couvert des ténèbres. Une patrouille avait été envoyée à Spontin et elle a signalé le village évacué par l'ennemi. Un civil a déclaré qu'un officier supérieur allemand avec une décoration autour du cou avait été blessé dans la rue et emmené par la police. Nous ne pouvions qu'espérer que le commandant était encore en vie.

Sur un effectif total initial de 20 000 hommes (y compris les réservistes) dans la division, environ 10 000 hommes, dont 21 commandants d'unité, avaient été perdus. L'artillerie était pratiquement sans canons, il ne restait pour ainsi dire que des armes légères d'infanterie et le nombre de véhicules était réduit à un quart.

Figure 8. L'endroit où Kurt Meyer a sauté de son véhicule ; le gendarme Tilmant avec sa famille dans le cimetière de l'église ; la gendarmerie du temps où elle était encore en activité. © Roue-libre.

Un document officiel belge :

Royaume de Belgique - Ministère de la Justice
COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE

LES CRIMES DE GUERRE commis lors de la libération du territoire national - SEPTEMBRE 1944 - RÉGION DE DINANT

LIÈGE - GEORGES THONE, ÉDITEUR - 1946

AVANT-PROPOS

Un arrêté du Prince-Régent, daté du 13 décembre 1944, a constitué une « Commission d'enquête sur les violations du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre ».

Cette Commission, communément appelée « Commission des crimes de guerre », doit sa création, autant à l'attitude de l'armée et à la politique de l'administration allemandes durant l'occupation de 1940 à 1944, qu'à la décision prise par les puissances alliées à la Conférence dite de Saint-James, à Londres, le 13 janvier 1942.

A l'issue de la guerre 1914-1918, l'opinion publique mondiale, et plus spécialement celle des pays qui avaient été opprimés par l'Allemagne, fut déçue de voir que, malgré les dispositions du traité de Versailles (partie VII, articles 227 à 230), les crimes de guerre étaient restés sans châtiment. Cette impunité apparaît comme d'autant plus grave qu'elle énerve les conventions internationales, qui sont généralement l'aboutissement de négociations laborieuses. On peut se demander dans quelle mesure pareilles conventions sont efficaces, si l'on a des raisons de croire que les infractions commises n'entraînent, pour leur auteur, aucune sanction.

Aussi, durant cette guerre, une volonté nette s'est-elle affirmée, chez toutes les puissances alliées, de châtier les criminels de guerre ; cette volonté s'est manifestée avec une force accrue dans la mesure même où les crimes commis se sont révélés plus nombreux, plus flagrants et plus inhumains.

La Commission belge créée par l'arrêté du 13 décembre 1944 a pour mission de faire enquête sur toutes les infractions commises, sur le sol de la Belgique ou à l'étranger, au détriment des Belges, par des sujets appartenant à l'armée ou à l'administration ennemies. Elle constitue des dossiers au sujet de chaque cas, dossiers destinés à permettre la mise en jugement des coupables devant les tribunaux belges ou devant d'autres juridictions qui pourraient être créées à cette fin. C'est ce qui distingue la Commission actuelle de celle qui fut créée à l'issue de la guerre 1914-1918, et à laquelle n'était dévolu que le soin d'établir une documentation historique.

La Commission de 1944, toutefois, se propose, elle aussi, de faire travail d'historien. En effet, il est à craindre que, malgré la minutie des enquêtes menées par ses membres, aidés des « autorités administratives et judiciaires qui sont tenues de prêter leur concours » (article 4 de l'arrêté du 13 décembre 1944), beaucoup de coupables n'y échappent, les crimes ayant été commis sous le couvert

de l'uniforme anonyme, sans témoins, — ceux-ci ayant été fréquemment « supprimés » — ou dans des conditions telles qu'aucune identification de l'auteur ne soit possible. Or, ces crimes sont certains, indéniables et il y a lieu de les relever. Les règles de la critique historique la plus stricte sont, bien entendu, observées, car les rapports de la Commission n'auront d'autorité que pour autant qu'ils ne relèvent que des faits établis après la plus sévère vérification.

LA CAPTURE DU GÉNÉRAL MEYER

Le quartier-général des troupes responsables des meurtres et des incendies de Sovet cantonnait à Durnal, non loin de Spontin. Devant la maison de M. Alexandre Lamy, dans laquelle il s'était installé, se trouvait une plaque en bois portant cette inscription : « Meyer, Ortskommandant » *[= commandant de la place]*. L'officier général répondant à ce nom avait pris le commandement de troupes fraîches qui venaient d'être débarquées à Ciney. D'après le baron de Pierpont, bourgmestre de Spontin, ces troupes provenaient des divisions « S.S. Adolf Hitler », « Hitlerjugend », « Gross Deutschland » et « Prinz Eugen ». Elles avaient été groupées en une seule unité de combat.

Figure 9. A Durnal, la maison d'Alexandre Lamy, dernier quartier général de Kurt Meyer avant sa capture. © JLW

Le mercredi 6 septembre 1944, vers quatorze heures, les chars américains avaient atteint Spontin, livré bataille, et tué une quinzaine d'Allemands qui avaient pris place dans une colonne de véhicules qui se repliait vers l'est. Après cette rencontre, les Américains avaient poursuivi leur route vers Dinant, tandis que les Allemands s'étaient dispersés dans les alentours.

Ce même jour, vers dix-neuf heures, M. *[Calixte]* Tasiaux accourut près du gendarme *[Hector]* Hock et lui déclara qu'il venait de surprendre deux Allemands dans son poulailler. A sa vue, ceux-ci s'étaient enfuis du côté de l'église. Le gendarme Hock prévint ses collègues Demazy et Tilmant, qui possédaient chacun un revolver. Marcel Bertholet et Alphonse Gerson, qui était armé d'une carabine de guerre, se rendirent avec eux au vieux cimetière, qu'ils encerclèrent. Dès que les gendarmes Demazy et Tilmant eurent pris position derrière la muraille de l'enclos, en face de l'église, ils

aperçurent deux Allemands qui s'apprêtaient à escalader le petit mur qui sépare le jardin de la gendarmerie du cimetière. Le gendarme Demazy fit les sommations d'usage, mais sans résultat. Des coups de feu furent échangés, mais sans dommage. Les deux Allemands parvinrent à sauter dans le jardin de la gendarmerie, le traversèrent en courant, et se trouvèrent bientôt sur la route. A ce moment, Alphonse Gerson, qui avait deviné ce qui se passait et avait agi en conséquence, les aperçut, et fit feu de son arme. Blessé, l'un des fuyards s'écroula sur la route. Quant à l'autre, il avait disparu sans qu'on s'en aperçoive.

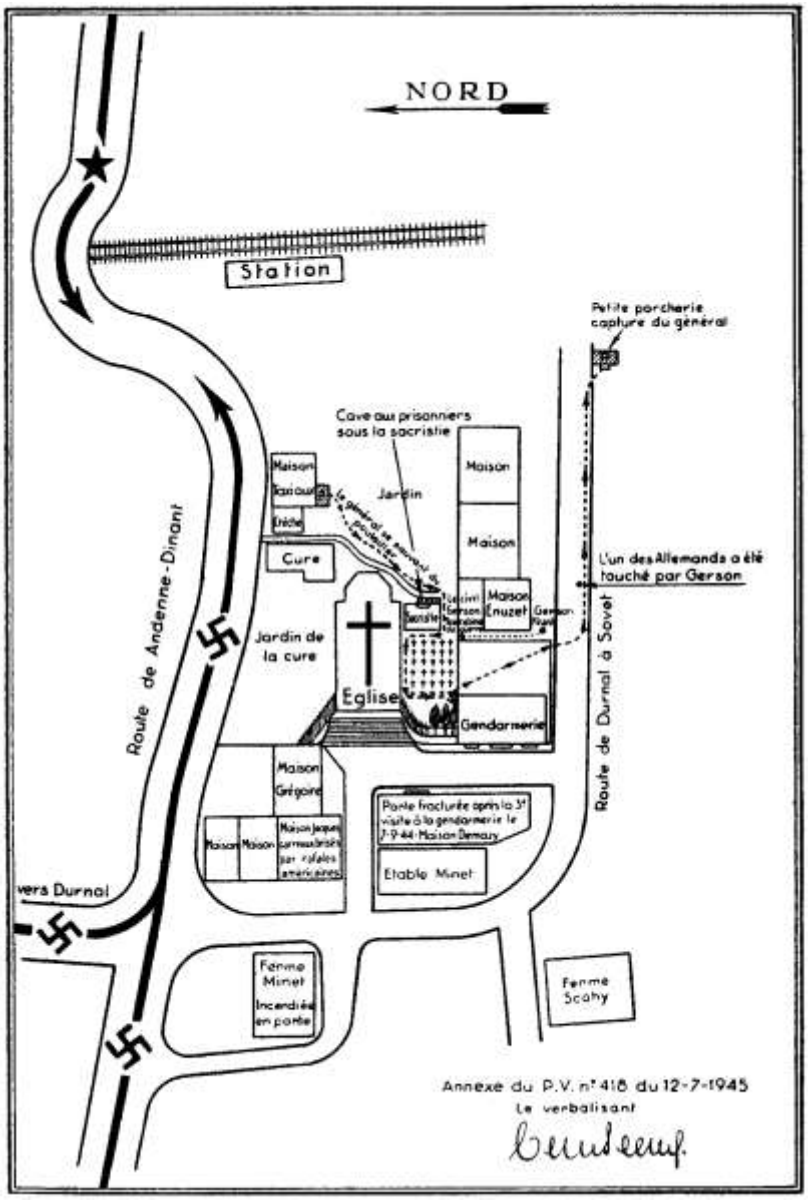

Figure 10. Plan du village de Spontin. En haut, la route venant de Namur avec, au niveau de l'étoile, le carrefour de la route vers Ciney, parallèle à la ligne de chemin de fer (et juste en dessous de la flèche indiquant le nord).
© COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE

Sur ces entrefaites, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin *[en civil parce que n'étant pas de service]* arriva sur les lieux. Des recherches furent aussitôt entreprises dans le but de retrouver la trace de l'Allemand qui était parvenu à s'échapper. Celles-ci menaçaient de rester infructueuses, lorsque quelqu'un avisa la porte d'une porcherie se trouvant en bordure de la route de

Durnal à Spontin *[lire « route de Durnal à Sovet » comme sur le plan]*, qui était soigneusement close, alors qu'elle était généralement ouverte.

Figure 11. La porcherie dans laquelle s'était réfugié le général Meyer, à Spontin. © COMMISSION DES CRIMES DE GUERRE

Figure 12. Rue du Bouchat, 17. La porcherie historique a été démolie mais on voit encore la pente du toit. © Google Maps

Le premier maréchal-des-logis chef de gendarmerie *[Françis]* Demlenne se posta, sans armes, à deux mètres de cette porte, autour de laquelle se rangèrent, prêts à intervenir immédiatement, le gendarme Tilmant, Fernand Paye, Marcel Bertholet, Georges Hubot et Alphonse Gerson. Le

commandant de la brigade de gendarmerie fit, en allemand, les sommations d'usage. Comme il n'obtenait aucune réponse, il donna l'ordre à Gerson de tirer dans la porte de la porcherie. Cette menace n'ayant amené aucune réaction, il ajouta, s'exprimant en allemand, qu'au troisième commandement, des grenades seraient lancées. Quoiqu'il eût été incapable de mettre cette menace à exécution, il fut bien inspiré de recourir à ce subterfuge. En effet, au premier commandement, une voix s'éleva : « Ich bin da. » — « Sortez, jetez vos armes, levez les bras. », répondit en allemand le premier chef Demlenne. — « Ja. » — La porte grinça, et une silhouette imposante s'en dégagea. L'Allemand se redressa, n'ayant rien perdu de sa superbe, claqua les talons, et, montrant la croix de commandeur qu'il portait au col, dit : « Ich bin General. » — « Vous êtes prisonnier de guerre. » — « Me garantissez-vous la vie sur votre honneur ? » — « Oui, sur mon honneur. » — « Vous êtes officier ? » — « Non. » — « Qui êtes-vous donc ? » — « Vous le saurez lorsque je vous remettrai entre les mains des Américains. »

Figure 13. La gendarmerie à côté de l'église, derrière sa grille à droite. © lampspw.wallonie.be

Le général allemand fut aussitôt emmené au bureau de gendarmerie, où se trouvait déjà son compagnon blessé, apparemment candidat-officier. On les conduisit en secret dans une cave de l'église, dont on boucha les soupiraux au moyen de vieilles pierres tombales, et dont on occulta la fenêtre. Par mesure de précaution, le premier chef Demlenne y fit également incarcérer un civil de Spontin, à la langue trop libre, et un soldat ennemi d'origine alsacienne, qui avait déserté et qui était

hébergé à la ferme Thirifays. Les gendarmes de la brigade se relayèrent pour assurer la garde de ces prisonniers. Au cours d'une longue conversation qu'il entretint avec le général allemand, dans cette prison improvisée, le commandant de la brigade de gendarmerie de Spontin lui dit notamment : « Vos soldats viennent d'incendier le village de Sovet et d'y fusiller des civils. Ce sont certainement des militaires appartenant à votre division. » — « Oui, s'ils ont fait cela, c'est parce que des "partisans" y avaient blessé deux soldats allemands. », répondit l'officier ennemi.

Il se confirma bientôt que les Allemands étaient revenus à Spontin. Des groupes de vingt à trente hommes circulaient dans la localité et dans le voisinage de l'église. Le gendarme Hock, qui avait été chargé de surveiller le carrefour de Spontin, fut arrêté et conduit à pied à Braibant. Cependant, un cinquième prisonnier, un soldat allemand, vint rejoindre les autres dans les sous-sols de l'église.

Le jeudi 7 septembre, aux premières heures, la situation menaça de se compliquer. En effet, des rescapés de l'engagement de la veille, témoins de la fuite de leur chef, se mirent à sa recherche.

Dans la matinée, deux soldats allemands se présentèrent à la gendarmerie. Ils étaient accompagnés d'un individu d'origine gantoise, ouvrier à l'établissement des Eaux minérales de Spontin. Ce dernier, ne voyant plus l'enseigne qui indiquait la destination du bâtiment, demanda s'il était bien à la gendarmerie. — « Non, c'est plus loin. », répondit Mme Demlenne. Là-dessus, les trois hommes s'en allèrent. Dix minutes plus tard, trois officiers ennemis firent irruption dans la cuisine de Mme Demlenne et lui demandèrent si elle n'avait pas vu, la veille, un officier blessé. L'épouse du commandant de la brigade de gendarmerie le nia énergiquement.

Entre temps, la bataille se rapprochait de Spontin. Le premier chef Demlenne se rendit à l'église et fit sortir de la cave les gendarmes Demazy et *[Lucien]* Braconnier, commis à la garde des prisonniers. Les Allemands, se croyant gardés par un partisan armé — le déserteur d'origine alsacienne dont nous avons déjà parlé — ne cherchèrent pas à s'enfuir. Les habitants du quartier gagnèrent les bois proches, où, pendant une heure, ils furent pris, mais heureusement sans dommage pour personne, sous le feu des mitrailleuses.

Vers midi, après avoir livré une courte bataille, les chars de l'armée américaine entrèrent à Spontin. Les fantassins envahirent le cimetière et découvrirent la cave dans laquelle avaient été enfermés les Allemands. Le général Meyer, son compagnon de fuite et les deux soldats allemands, dont le déserteur alsacien, furent immédiatement faits prisonniers. Tel fut l'épilogue du massacre de Sovet.

* * *

Nous comprenons que les soldats allemands se soient défendus contre les membres du F.I. qui les avaient pris à partie. Il n'est rien de plus conforme au droit des gens. Mais il n'est rien de plus contraire aux règles et coutumes de la guerre que de faire payer à des civils innocents le prix d'une revanche dont on se garde bien de chercher l'occasion en engageant le combat avec des formations armées.

Aussi notre Commission a-t-elle dénoncé au gouvernement belge et aux gouvernements des Nations-Unies le général Meyer et les officiers et sous-officiers qui, sous ses ordres, commandaient les unités en provenance des divisions « S.S. Adolf Hitler », « Hitlerjugend », « Gross Deutschland » et « Prinz Eugen » qui se sont rendues coupables des assassinats, des coups et blessures, des incendies, et des vols et pillages dont nous venons de rendre compte.

<u>Un livre d'histoire locale :</u> la relation faite par A. WOUEZ*, de Durnal, dans* « Spontin, Durnal et Dorinne, Essai historique »

(Bruxelles, Editions Techniques et Scientifiques, 1958, pages 198-199).

6 septembre 1944. — Les blindés américains font irruption à Spontin. Leur attaque est si soudaine et si vigoureuse que les Allemands ne prennent pas la peine de parer au plus pressé et s'égaillent dans les bois. Un officier général allemand et son adjoint, séjournant au château *[?]*, sont pris dans une souricière et se terrent d'abord dans un poulailler, puis dans le cimetière ; mais ils ont été aperçus.

MM. Tilmant et Demazy de la brigade de gendarmerie, leur donnent la chasse. Une vive pétarade de coups de pistolets s'engage de part et d'autre et les deux Allemands bien abrités derrière les tombes rendent coup pour coup. A ce moment, M. Gerson, alerté par la fusillade, saisit le fusil de guerre qu'il a reçu le matin et prenant les deux officiers à revers, lâche son coup et blesse l'un d'eux. Se sentant découvert, l'autre s'enfuit et disparaît... dans une porcherie.

Sommé de se rendre, l'officier sort du réduit en maugréant et se présente, hautain : général Meyer, commandant la division « Hitler Jugend ». Il est emmené avec son officier d'ordonnance blessé, dans le sous-sol de l'église, qui sert de local au chauffage central.

Malheureusement les Américains n'ont fait que passer et ont gagné Dorinne *[ou plutôt Dinant]* ; les Allemands dispersés dans les environs se regroupent *[pendant la nuit]* et rentrent dans Spontin. Ils cherchent activement leur général, fouillent, l'appellent à grands cris et tirent des coups de feu.

Sous l'église, le général Meyer a reconnu les voix de ses hommes et brûle de les rejoindre, mais les fusils de ses gardiens se font menaçants. Alors, tour à tour persuasif et suppliant, il implore ses geôliers de lui rendre la liberté. Qu'on veuille bien le comprendre lui, l'ami d'Hitler, général à 36 ans et vil prisonnier d'une poignée de paysans. « Ma femme tuera ses enfants », dit-il « et se tuera elle-même quand elle apprendra que je suis prisonnier. ». Ah ! s'il sort vivant de là, le sort du Spontin de 1914 ne sera rien à côté de celui qu'il réserve au Spontin de 1944.

Et heureusement, les Américains de Dorinne et de Durnal *[ou plutôt Dinant]* sont avertis des événements et dévalent *[ou remontent…]*, ventre à terre, les pentes vers Spontin. Les mitrailleuses crépitent, les villageois s'engouffrent dans leurs caves ; puis les canons des tanks tonnent. Dès les premiers engagements, un Américain *[Cpl H. Burroughs]* est tué et un motocycliste allemand flambe comme une torche *[mais lui n'était-ce pas plutôt la veille ?]*. Un camion explose et communique le feu à son voisin. Cette fois, les Allemands détalent pour de bon abandonnant aux mains des Américains un nombre imposant de prisonniers dont leur général.

On voit que Kurt Meyer a préféré dire avoir été fait prisonnier dans une écurie plutôt qu'une porcherie…

Différents résistants se relayaient pour surveiller ces prisonniers dans la cave de l'église, dont Jules Charlot et quelques autres…

Figure 14. On peut aussi se procurer la figurine de Kurt Meyer (avec son plus haut grade qui comportait SS sur une des pattes de col) pour 164 €... © machinegun.fr

On trouve aussi une légende disant qu' « alors que le général SS Kurt Meyer s'est isolé pour satisfaire des besoins naturels, il est bâillonné par des résistants, ligoté et remis par après à l'armée américaine »...

D'après le témoignage de villageois, ce général avait été enfermé avec un Alsacien en civil. En entendant le retour des Allemands, les maquisards se sont enfuis, laissant les deux hommes seuls (on ne parle pas du chauffeur ou d'autres). Ils avaient peur l'un de l'autre. L'Alsacien conservait une main dans la poche ce qui a fait croire à l'Allemand qu'il avait une arme, ce qui, évidemment, n'était pas vrai.

Les incroyables tribulations de Kurt Meyer à Namur.

(suite de ses mémoires, pages 311-316)

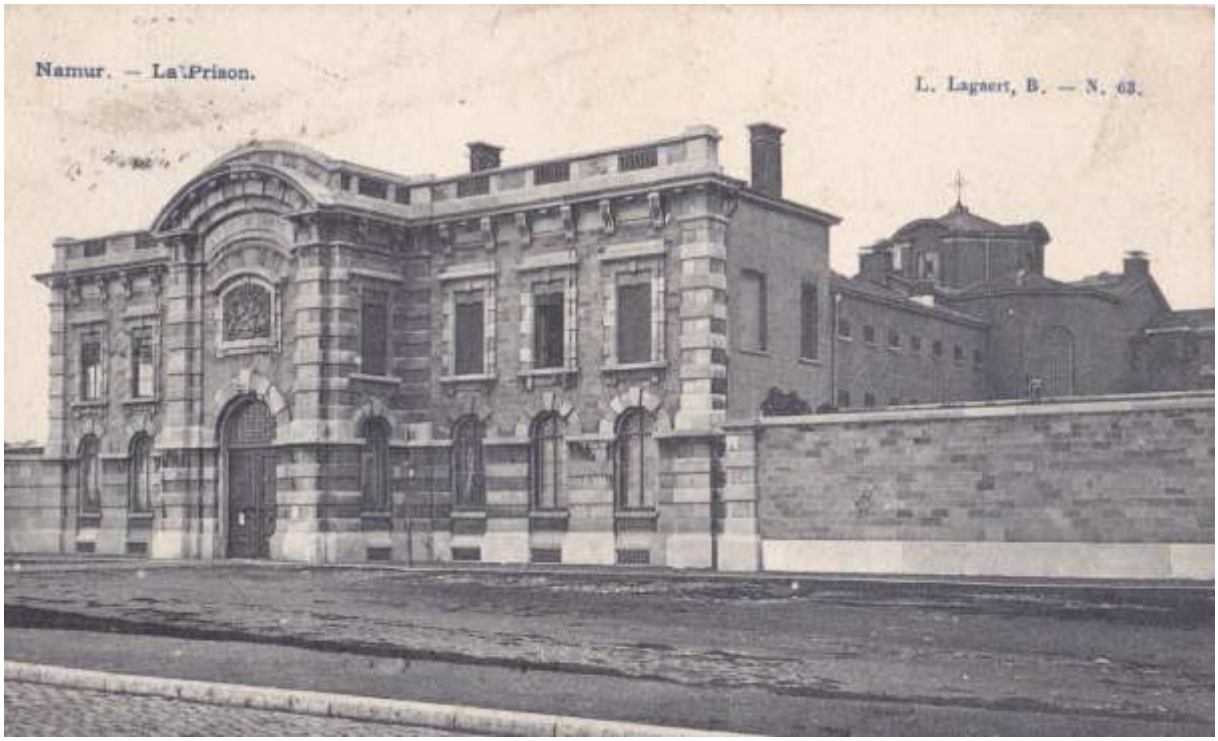

Figure 15. La prison de Namur, où plutôt Maison de Sûreté comme indiqué sur le fronton au dessus des armoiries de la Belgique. Après les opposants au régime nazi, ce furent ses ultimes défenseurs qu'elle hébergea... © Geneanet.

Il y avait beaucoup d'activité à Namur. Le pont sur la Meuse avait été réparé sans difficulté par les ingénieurs américains. La population nous observait indifféremment ou menaçait. Notre colonne a traversé le centre de la ville et s'est arrêtée devant un grand bâtiment dont j'ai découvert par la suite qu'il s'agissait de la prison. C'était proche de la gare et nous étions entourés de civils curieux. Les femmes m'ont pointé du doigt. J'étais complètement éclaboussé de sang et j'ai fait une impression pitoyable.

J'ai vu Max Bornhoft être soulevé du camion et emmené dans le bâtiment après quelques minutes. Des partisans et des policiers l'ont reçu à l'entrée. Les spectateurs ont entouré le groupe. Puis l'incroyable s'est passé ; un coup de feu retentit et transforma les civils en une foule déchaînée. La

route s'animait avec des railleries, des acclamations et des retentissements d'approbation. Sans avertissement et en une fraction de seconde, mon compagnon de tant d'années - un soldat courageux et un bon camarade - a été assassiné par un animal lâche et méchant. Les Américains qui l'accompagnaient ont secoué la tête devant cette soif de meurtre et ont chassé cet animal lâche et méchant.

La colonne s'est de nouveau déplacée. Voilà donc à quoi ressemblait l'emprisonnement après vingt-quatre heures de détention ! Le meurtre brutal de soldats blessés qui saignent ! Oh, quels camarades naïfs nous avions été une demi-heure avant de voir ce qui s'était passé.

Notre voyage s'est terminé dans la cour du poste de police. La halte était au centre de Namur, et je me souviens clairement du portail d'entrée. Près de l'entrée, il y avait une ancienne église gothique.

Figure 16. La gendarmerie (à l'époque et non police… comme actuellement) de Namur, rue de l'Arsenal, à l'arrière de la cathédrale. © Google Maps.

Il faisait sombre quand nous sommes passés par la porte. Des partisans gardaient l'entrée. C'était mauvais signe. Les véhicules étaient à peine partis quand nous avons été hélés par les jeunes camarades esclavagistes et sommés de faire la queue.

Figure 17. De la cour de la gendarmerie, on ne voit, à l'arrière, que le clocher gothique de la cathédrale Saint-Aubain qui est, elle, de styles baroque, rococo et classique. © Flickr.

Les camarades qui ont été les derniers à descendre ont été frappés par une grêle de coups de crosse de fusil. Je me suis tenu à droite et j'ai vu un Américain parler aux partisans en me montrant du doigt. Les partisans ont hoché la tête et m'ont demandé de les suivre. Ils m'ont emmené chez un Feldwebel qui m'a bandé.

Pendant ce temps, j'ai entendu des cris de douleur de mes camarades. Un groupe de partisans battait un groupe de soldats. J'ai demandé : « Que se passe-t-il ? Pourquoi les coups ? » Le sergent m'a dit qu'ils triaient les Waffen-SS et Fallschirmjäger *[= parachutistes]* et avaient l'intention de les tuer ! Puis des coups de feu retentirent dans la cour et une vingtaine de soldats allemands furent assassinés le 7 novembre 1944 à Namur. Ils ne sont pas morts des mains des soldats belges mais des mains d'adolescents enflammés qui arboraient leurs écharpes rouges comme des décorations importantes.

Vers 22 heures, j'ai été emmené dans les rues vides entre deux partisans. Nos pas sonnaient creux au milieu de la nuit. Le son résonnait dans mes oreilles comme le roulement sourd des tambours de la mort. Une fois de plus, je soupçonnais que ma fin était proche mais, cette fois, j'avais tort. Un de mes compagnons a soudainement commencé à parler. Il m'a offert une cigarette américaine et m'a demandé à quel point c'était douloureux. « Vous savez, » a-t-il dit, « c'est vraiment incroyable que vous puissiez toujours marcher avec votre crâne fracturé. Nous avons l'ordre de vous emmener chez un médecin, et nous y serons dans quelques minutes. »

On aurait dit que les Américains avaient dit aux Belges que j'avais le crâne fracturé. Je devais être traité médicalement sur les ordres d'un officier américain.

Le « crâne fracturé » devait être dû au saignement constant de mon oreille gauche. Bon. J'espérais que l'histoire se terminerait bien. Je savais, bien sûr, que je n'avais pas de crâne fracturé, mais je ne savais pas pourquoi je saignais. On m'a dit plus tard que l'Américain avait brisé l'un de mes vaisseaux sanguins.

Après quelques centaines de mètres, j'ai été conduit dans une sorte d'école. Les partisans et les jeunes criaient : « SS, SS... ? » Mes escortes ont répondu : « Non, c'est un Oberst de la 2. Panzer-Division. Les Américains voulaient que nous l'emmenions à l'hôpital. » Les jeunes m'ont poussé avec méfiance dans une ambulance et j'ai été emmené dans un hôpital catholique *[est-ce Sainte-Elisabeth ou ailleurs ?]*. En chemin, un séminariste et l'une de mes escortes m'ont dit que des SS et Fallschirmjäger *[= parachutistes]* étaient abattus d'un coup.

J'ai écouté cette déclaration monstrueuse presque avec indifférence. Beaucoup de jeunes soldats sont morts aux mains des meurtriers, sans avoir tué personne. Après tout, beaucoup de mes soldats venaient juste d'être transférés dans la division ces derniers jours. À peine âgés de 18 ans, ils étaient devenus victimes d'une foule excitée.

Une fois de plus, j'ai vu ma fin devant moi. Il ne restait que peu de temps avant que je ne sois identifié. Je pensais fiévreusement comment me débarrasser de mon Soldbuch *[= livre de paie mais aussi carnet militaire avec son identité, ses états de service et les coupons pour toucher sa solde]*. Je ne pouvais pas le laisser dans l'ambulance ; il aurait été retrouvé en quelques heures tout au plus.

J'ai été amené dans une salle d'opération et j'ai dû m'allonger sur un lit de planche. Une religieuse germanophone très sympathique m'a été assignée. Le séminariste et la religieuse étaient frère et sœur. Les partisans m'ont vu pour la première fois aux chandelles et m'ont regardé avec intérêt. Ils avaient des soupçons.

La veste de camouflage leur semblait familière et m'identifiait comme membre de la Waffen-SS.

Il était grand temps pour moi de me débarrasser de mon perfide livre de paie. Mais comment ? Ces gars me regardaient comme des faucons. À la dernière minute, j'ai demandé à l'infirmière de me laisser me soulager. Après une courte hésitation, elle m'a donné la permission et j'ai chancelé à travers quelques portes. Un des partisans m'a accompagné. Le livre de paie a disparu à une vitesse fulgurante. J'ai réalisé trop tard, cependant, que les tuyaux étaient cassés et que mon identification ne serait retardée que de quelques heures. Le médecin a décidé que je devrais d'abord être mis au lit et radiographié demain. J'ai titubé dans une salle, plutôt faible des genoux et j'ai été mis au lit avec l'aide des partisans. La perte de sang m'avait épuisé. J'étais vraiment au bout du rouleau.

Ma veste sale m'a été prise par les partisans et je les ai regardés fouiller dans les poches à la recherche de mes papiers. Aurais-je encore de la chance à l'avenir ? Cela n'a pas pris longtemps et on m'a demandé où se trouvait mon livre de paie. Tout dépendait de la façon dont ma réponse était convaincante. J'ai ouvert lentement les yeux et j'ai répondu d'une voix ferme : « Américains ». Pendant une fraction de seconde, je n'ai pas osé respirer. Puis j'ai vu que mes gardiens étaient satisfaits de ma réponse. Ils m'ont serré la main et ont disparu. On m'a donné un oreiller frais au milieu de la nuit parce que je perdais encore beaucoup de sang. Je me suis endormi épuisé et j'ai rêvé de ma région d'Allemagne. Je suis resté à l'hôpital pendant deux semaines. Les médecins m'ont très bien traité. Les religieuses m'ont secrètement donné des cigarettes et m'ont aussi acheté de temps en temps une collation. Je me sentais mieux de jour en jour et je sentais que je ne serais plus à l'hôpital pour longtemps.

Mes pensées tournaient fiévreusement pour m'échapper. J'étais au troisième étage et la seule issue était par la fenêtre. Il faudrait que je trouve des draps et que j'essaye de faire une corde. Cependant, j'ai été transféré à la caserne Albert *[ou la caserne Léopold ? Encore un lapsus ?]* avant de pouvoir le faire.

La caserne était près de la gare et était utilisée par des unités paramilitaires. Je n'aimais pas le fait que j'étais le seul prisonnier et que j'étais détenu seul dans une pièce déserte au coin de la caserne. Mes nouveaux logements étaient parfaitement adaptés contre l'évasion. De hauts murs et une sécurité stricte ont annihilé mon chemin vers la liberté. Mon confinement solitaire a pris fin après quarante-huit heures.

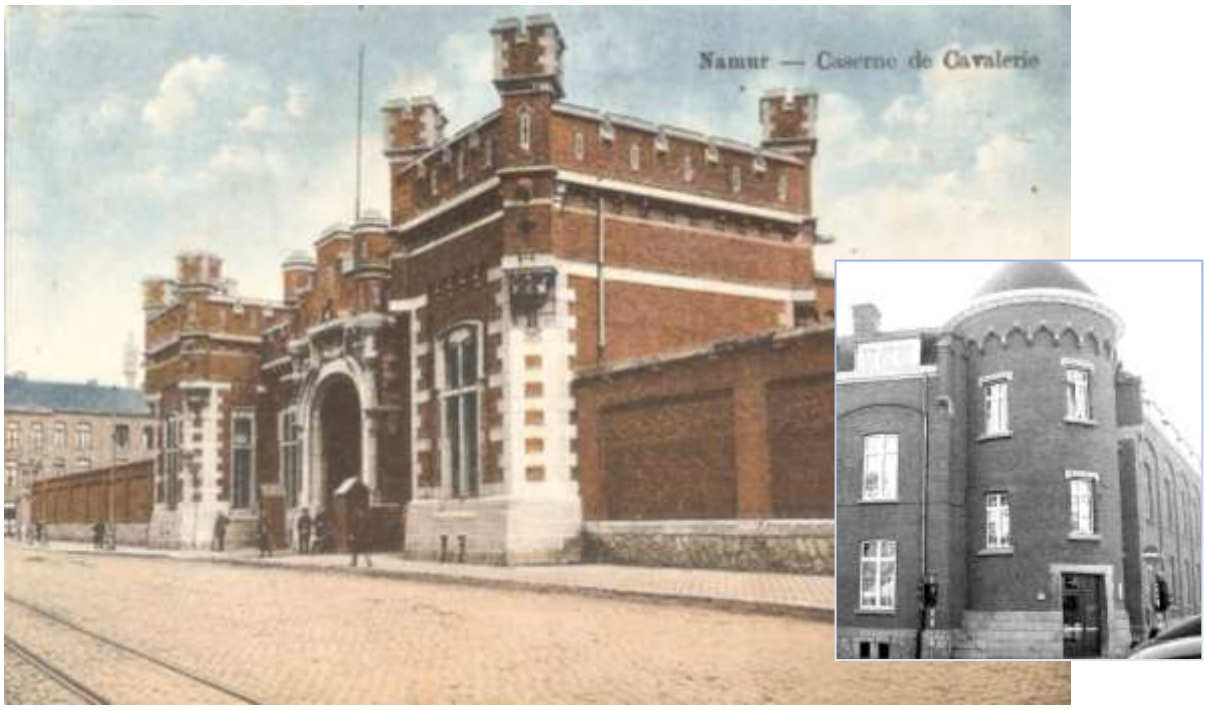

Figure 18. La caserne Léopold, dite caserne de Cavalerie, à Namur, occupée d'abord par le 1er Lancier puis le 2e Chasseur à Cheval et dont un mur se trouve en face des voies de chemin de fer avec sa tour d'angle. Aujourd'hui, elle est presqu'entièrement démolie. © Delcampe, Les Amis de la Citadelle de Namur.

Les partisans m'ont envoyé un camarade souffrant dans l'après-midi. Le Leutnant Aumüller a été capturé au nord de Namur alors qu'il tentait d'atteindre la frontière allemande avec un groupe d'infanterie allemande. Ils se sont frayé un chemin à travers les bois et les champs du nord de la

France et de la Belgique pendant plus de trois semaines. Dépendant uniquement de l'aide des habitants, ils avaient parcouru des centaines de kilomètres pour être pris juste à côté de la frontière.

Nous avons travaillé ensemble pour essayer d'améliorer notre situation. Jusque-là, nous avions enduré des conditions misérables. Le problème de chauffage a été rapidement résolu. Nous avons démonté les chaises, les tables et les armoires et les avons brûlées dans la cheminée. Cependant, les rations ne pouvaient pas être améliorées aussi simplement. On nous a donné la même soupe tous les jours.

Un ajout à notre famille est arrivé deux jours plus tard. Le Leutnant Wagner, chef de section dans une division d'infanterie, était le troisième homme à se joindre à nous. Wagner, comme Aumüller, s'était déplacé vers l'est pendant des semaines pour seulement être capturé sur la Meuse. Il était ce qui nous manquait. Il avait réussi à cacher quelques centaines de francs, ce qui nous aiderait à améliorer le menu.

Nous avions l'intention d'engager la conversation avec les gardiens afin de les enrôler à nos fins. Nous étions heureux qu'un ancien cadet militaire belge, qui avait été dans un camp de prisonniers de guerre allemand jusqu'en 1943 et qui avait été libéré sur l'intervention du roi, soit devenu notre meilleur allié. Il était un soldat belge de carrière et a agi en conséquence.

Dégoûté, il a confirmé que des soldats allemands avaient été assassinés.

Les partisans rouges en étaient responsables.

Un prisonnier russe, qui avait été capturé en 1942 et avait réussi à s'échapper d'une mine belge au printemps 1944, a aidé notre sympathique belge à nous ravitailler. En temps voulu, deux combattants légitimes de la liberté, qui se sont battus pour leur pays par véritable idéalisme et ont également été longtemps emprisonnés par la Gestapo, ont rejoint nos assistants.

Nous ne pouvions maintenir notre force physique qu'avec l'aide de ces hommes. Bien sûr, même eux ne pouvaient obtenir que du pain, des pommes de terre, des carottes et des fruits. En effet, ils n'avaient pas beaucoup de nourriture eux-mêmes et étaient dépendants pour recevoir des rations. Cependant, l'attitude franche et honnête de ces Belges nous a aidés dans bien des moments difficiles. Il y a eu de violents combats autour d'Aix-la-Chapelle à cette époque et nous avons remercié de tout cœur nos concierges pour chaque nouvelle.

L'ancien soldat de la Garde rouge n'était pas très heureux quand il a entendu parler de la situation militaire critique de l'Allemagne, en particulier sur le front de l'Est. Il ne voyait pas une victoire russe avec empressement. Ce simple soldat russe semblait mieux comprendre l'intention russe que les pères du Traité de Casablanca. En tout état de cause, il avait un instinct plus solide que Sir Samuel Hoare, dont la réponse à une lettre d'avertissement de Franco, le chef de l'État espagnol, le 25 février 1943 était :

« Je ne peux accepter la théorie selon laquelle la Russie représentera une menace pour l'Europe après la guerre. De la même manière, je rejette l'idée que la Russie pourrait lancer une campagne politique contre l'Europe occidentale après la fin des hostilités.

« Vous soutenez que le communisme représente le plus grand danger pour notre continent et qu'une victoire russe leur permettrait de triompher de toute l'Europe. Nous avons une vision complètement différente.

« Après tout, une nation serait-elle en mesure de gouverner l'Europe toute seule après cette guerre ? La Russie sera préoccupée par sa reconstruction et dépendra dans une large mesure de l'aide des États-Unis et de la Grande-Bretagne. La Russie ne détient pas la position de leader dans la lutte pour la victoire. Tous les efforts militaires sont totalement égaux dans la réalisation de la victoire des Alliés. Après la guerre, de grandes armées américaines et britanniques occuperont le continent. Ils seront composés de soldats de premier ordre. Ils ne seront pas affaiblis et épuisés comme les armées russes. J'ose prédire que les Anglais seront la puissance militaire la plus puissante du continent. L'influence britannique sur le continent sera alors aussi forte que dans les jours qui suivirent la chute de Napoléon. Soutenue par notre force militaire, notre influence sur toute l'Europe se fera sentir et nous participerons à la reconstruction de l'Europe. »

Ainsi parlait Sir Samuel Hoare, l'un des principaux politiciens britanniques. Je crois que le cours de l'histoire a confirmé les craintes de notre gardien russe. Ses craintes se sont avérées justifiées. La Russie était devenue la puissance dominante en Europe, pas l'Angleterre.

Chaque escadron de bombardiers suivant son cours à basse altitude sur les hauteurs le long de la Meuse transportant sa charge de bombes mortelles vers la patrie en feu nous a convaincus de faire éclore des plans d'évasion. Cependant, aucune voie possible vers la liberté n'a pu être trouvée. Nous étions gardés de trop près.

Un jour, les Belges nous ont apporté des uniformes allemands venant de vieux stocks allemands afin de compléter les vêtements que nous avions. J'ai reçu une chemise de campagne et un manteau. À ce moment-là, nous étions plus ou moins protégés contre le froid, mais nous ressemblions plus à une bande de voleurs qu'à des soldats allemands.

Début octobre, deux Américains sont apparus sous le commandement d'un major MP et on nous a mis dans un camion. Notre garde était très forte ; encore une fois, nous ne pouvions pas envisager d'essayer de nous échapper.

Nous sommes arrivés à Reims ce soir-là.

Kurt Meyer ne sera identifié que plus tard (le 18 novembre 1944), sur dénonciation d'un soldat qu'il avait démis de ses fonctions d'officier, témoignage confirmé par son tatouage SS de groupe sanguin.

Au moment de son emprisonnement, les gendarmes savaient 1) qu'il s'était dit général et 2) que c'était lui le responsable du massacre de Sovet mais l'information n'a peut-être pas été transmise aux responsables américains...

Son récit, nous l'avons vu, tourné à son avantage, de l'emprisonnement à Spontin (« écurie » et non « porcherie » et le pistolet fictif qui a coupé court à son évasion) doit nous faire prendre sa suite avec les mêmes précautions sans disposer de compte-rendu contradictoire semblable du camp allié.

Contrairement à son chauffeur, il ne devait peut-être pas porter un uniforme SS trop évident…
Mais quel uniforme portait-il initialement ?

Figure 19. En Normandie, Kurt Meyer portait la tenue treillis « petits pois » (en haut à gauche) mais aussi deux types différents de camouflage non standards. L'Italien Telo Tenda Mimetico de 1929 (en haut à droite) et le très rare deux pièces à bord flou dont un seul exemple connu survit dans une collection privée (au milieu). Tous avaient le grade discret de camouflage sur les manches.

En 1944, les Waffen-SS commencent à porter les tenues de treillis camouflées modèle 44 (tenues « petits pois » comme disent les collectionneurs). Cette même année verra également apparaitre bon nombre de tenues de combat non réglementaires, taillées dans de la toile italienne de prise, venant des stocks importants de tissus camouflés saisis en 1943 en Italie du Nord. Ces tenues seront réalisées par les maîtres tailleurs des compagnies et seront principalement observées au sein de la 12e Hitlerjugend, la 116e Panzerdivision ainsi que sur des troupes au sol de la Luftwaffe.

Quelle tenue lui sauvera la vie lors de sa capture par les résistants belges qui exécutaient à tour de bras tous les SS rencontrés, même ceux aux mains des Américains (une vingtaine à Namur) ? Car en arrivant à Namur, il avait toujours sa tenue de camouflage. Mais il fera l'objet d'un regard suspicieux de leur part et il dira aux Américains être le colonel Meyer de la 2e Panzerdivision…

Le problème se complique avec cette photo pendant sa captivité pour laquelle on dit que, craignant des représailles contre les soldats de la Waffen-SS, il se déguisa en capitaine de la Wehrmacht... Mais, comme il le dit dans son autobiographie, c'est plutôt une chemise de campagne des vieux stocks allemands reçue pour l'hiver dans sa prison avant d'être démasqué.

© souvenezvous44.blogspot.com (1), la revue Uniformes n° 265 (2), forum.axishistory.com (3-5-6), ww2incolor.com (4), Pinterest (7)

Figure 20. Un jeune grenadier de la 12e division SS-Panzer « Hitlerjugend » quelque part en Normandie en juillet 1944 (en tenue dite « petits pois ») et des reconstitutions de tenue de campagne de SS et de parachutiste © ww2incolor.com, la revue Uniformes n°265 et n°271.

Si la chasse aux S.S. en liberté peut s'expliquer par la rancœur pour leurs massacres à Sovet, à Anhée et environs mais aussi par le risque de les laisser continuer leurs exactions même sans motif, l'exécution de prisonniers est vraiment inadmissible. Et il faut condamner ce fait oublié même s'il a été perpétré par les maquisards (peut-être de la dernière heure et qui voulaient se racheter une conduite), avec l'autorisation de l'armée américaine, à qui on a peut-être forcé la main.

Cependant Kurt Meyer est le seul à parler de ces massacres de S.S., déjà prisonniers des Américains à la gendarmerie de Namur, par les maquisards communistes.

Faut-il dès lors le croire quand on sait qu'il a été condamné pour le massacre de prisonniers canadiens dans la région du débarquement… et qu'il se sentait humilié pour avoir été fait prisonnier par des maquisards et n'avoir pu se rendre à un officier de l'armée régulière américaine. Ainsi que par les Russes communistes qu'il n'a pu vaincre.

Figure 21. Un autre type de camouflage standard des SS qui, d'après Kurt Meyer, n'étaient pas des tortionnaires mais une unité d'élite... © Pinterest.

Epilogue : *un article paru dans* « le Soir » *du* 30-11-1951.

En Allemagne, libération de criminels de guerre.

Heidelberg, le 28-11 (A.F.P.)

Quarante-cinq criminels de guerre détenus à la prison militaire américaine de Landsberg et dont la peine expire le 31-1-52 seront libérés entre le 30 novembre et le 21 décembre prochains. Cette amnistie de Noël a été accordée par le général Thomas T. Handy, Commandant en chef des forces américaines en Europe.

D'autre part, l'ex-général S.S. Kurt Meyer qui purge une peine de prison à vie, à Werl en Wesphalie, a été libéré sur parole, pendant une semaine, pour se rendre auprès de sa famille. Meyer, qui pendant la guerre a commandé la division blindée « Hitler Jugend » avait été condamné à mort par un tribunal militaire canadien pour avoir fait fusiller des prisonniers canadiens lors du débarquement de Normandie. La sentence de mort a été commuée ensuite en une peine de prison à vie.

Sa vie, son œuvre.

Kurt (Adolf Wilhelm) Meyer est né à Jerxheim (dans le duché de Brunswick du temps de l'Empire allemand) le 23 décembre 1910. Son père Otto, employé comme ouvrier d'usine, était à lui tout seul la principale attraction de chaque mariage, danse de village ou réunion de vacances. La mère de Kurt, Alma Weihe, était sans emploi et il avait un frère, Mélanie. En 1914, son père a rejoint l'armée impériale allemande et a servi comme sous-officier pendant la Première Guerre mondiale, obtenant le grade de sergent-major avant d'être libéré pour les blessures reçues au combat.

Kurt Meyer est allé à l'école à Jerxheim, mais, contraint d'abandonner ses études, après la mort de son père, dans le but de subvenir aux besoins de sa famille, il trouve du travail en tant qu'apprenti commerçant, suivi d'un passage dans la construction de routes, puis comme facteur. Il a demandé à rejoindre la Landespolizei (police) du Mecklembourg, la considérant peut-être comme une évasion à la vie d'ouvrier. Il est accepté le 1er octobre 1929. Le surnom de Meyer, « Panzermeyer », n'a rien à voir avec la guerre blindée. Pendant sa formation à l'Académie de police de Schwerin dans le Mecklembourg, Meyer a décidé de faire une farce à un autre étudiant. Son plan était de jeter un seau d'eau sur son camarade de classe depuis le toit d'un immeuble de deux étages, mais Meyer a glissé et est tombé. Il a atterri sur ses pieds, mais a subi 18 fractures. On s'attendait à ce qu'il meure, mais on a vu qu'il était indestructible, aussi résistant qu'un char de combat.

Il adhère au NSDAP (Parti nazi) le 1er septembre 1930, n° 316 714, trois ans avant qu'Adolf Hitler ne devienne chancelier d'Allemagne. Il a ensuite demandé à rejoindre le Schutzstaffel, SS n ° 17 559 le 15 octobre 1931, commandé par le SS Reichsführer, Heinrich Himmler « Reichsheim », sa première affectation étant au 22e SS-Standarte basé dans la ville de Schwerin. Meyer a été nommé SS-Untersturmführer (équivalent de sous-lieutenant) en 1932. Le 15 mai 1934, il est transféré à l'unité la plus prestigieuse des SS, le Leibstandarte SS Adolf Hitler (LSSAH).

En septembre 1936, Meyer avait de nouveau été promu, cette fois au SS-Obersturmführer et commandant de la force opérationnelle spéciale, et avait également pris le commandement de l'unité antichar de la LSSAH, la 14e Panzerabwehrkompanie qu'il commandera lors de l'invasion de la Pologne.

Adolf Hitler, en plus de cette promotion, a promis à Meyer un chiot de la portée suivante de ses bergers allemands de race spéciale. Recevoir toutes sortes de cadeaux du Führer était un grand honneur. La chienne lui a été livrée en Normandie (en 1940 ?) et il l'a nommée Patras - Pat pour faire court. Il a emmené sa chienne partout où sa division est passée. Patras trouvera sa fin en janvier 1943 près d'Alexeyevka en Russie, lorsqu'elle sortit en courant pour attraper une grenade que son maître avait lancée contre l'ennemi.

La LSSAH a participé à l'annexion exsangue de l'Autriche dans le cadre du XVI. Corps d'armée et plus tard, sous le général Heinz Guderian, dans l'occupation de la Tchécoslovaquie.

La nuit du 7 septembre 1939, il reçoit une balle polonaise dans l'épaule : c'est sa première de ses trois blessures au combat. Peu après, il est nommé à la tête de la 15e Kradschützen Kompanie. Il reçoit la croix de fer de seconde classe au cours de cette campagne, le 25 septembre 1939.

Figure 22. Kurt Meyer pendant la campagne de France en 1940 © ww2incolor.com

Il participe à la campagne des Pays-Bas et de France, à la tête de sa compagnie : son régiment passe de Arnhem à Namur puis près de Valenciennes où il rencontre les troupes françaises pour la première fois. Il reçoit la croix de fer de première classe le 31 mai 1940. Sa compagnie devient l'Aufklärungsabteilung (groupe de reconnaissance) de la 1re Panzerdivision SS Leibstandarte SS Adolf Hitler et Meyer est promu au grade de SS-Sturmbannführer (équivalent de commandant).

En Grèce, le 12 avril 1941, la Leibstandarte réussit à gagner le col Klidi mais subit de lourdes pertes. À partir de là, leur objectif était de se rendre à Kastoria, où se trouvait le quartier général du IIIe Corps grec. Ils devaient d'abord traverser le col de Klisoura, qui culminait à 1 400 mètres. Cela semblait impossible et, en raison de leur avance rapide, ils devaient laisser derrière eux des armes lourdes. Les pertes de l'unité de surveillance ont augmenté, la résistance des Grecs a été forte, l'attaque semble s'être arrêtée, mais Kurt Meyer a forcé ses hommes à attaquer les Grecs à plusieurs reprises avec ses actions sans pitié. Ainsi, il lança des grenades vers ses hommes sur une route montagneuse sous le feu de l'ennemi pour les faire avancer. Ce genre de comportement était inhabituel, mais compte tenu des circonstances, il a réussi. Ils ont réussi malgré tout à traverser le canal pour voir clairement les Grecs se retirer et ils ont continué à suivre leurs ennemis. Grâce à ses actions dans les batailles des Balkans, Meyer a reçu la croix de chevalier.

Au cours de l'opération Barbarossa (invasion de l'Union soviétique), à la tête de son unité, Kurt Meyer est le fer de lance de la division en Ukraine et s'empare de Rostov-sur-le-Don en novembre 1941. Les SS découvrent alors l'hiver russe : la portion de front dont est responsable Kurt Meyer est tellement étendue qu'il n'arrive à tenir ses positions que grâce à l'appui des Ukrainiens enrôlés pour lutter contre les Soviétiques.

On pense que c'est là qu'il a gagné son anneau d'honneur SS pour ses actions car dans les situations les plus difficiles, Meyer n'a jamais hésité une seconde, il était un soldat SS déterminé et rapide. Au cours de l'opération Barbarossa Abteilung, son unité a capturé la ville de Mariupol sur la mer Noire, Meyer a ordonné à ses hommes de « angriff auf die gewehre » (charger les armes) et cette action a abouti à la prise de la ville et de toute une division soviétique. Mariupol avait une importance stratégique significative en raison de son port en eau profonde et de son industrie lourde. Cette bataille était un exemple typique du style de commandement de Meyer : rapide comme l'éclair, audacieux et courageux. Comme son commandant SS-Oberstgruppenführer Sepp Dietrich, Meyer préférait être à l'avant de ses assauts, généralement à califourchon sur une moto. A l'époque SS-Sturmbannführer, son anneau d'honneur SS est daté du 21.12.41 et moins d'un an plus tard il a été promu SS-Obersturmbannführer.

Figure 23. Kurt Meyer à Kharkov en février 1943. © Bundesarchiv

En 1943, il participe à la reconquête de Kharkov. Mais c'est aussi lui qui commandera, le 17 février 1943, le massacre du village de Yefremovka (ou Jefremowka) qui, avec son voisin Semyonovka, vaudront à cette unité sous le commandement de Joachim Peiper le surnom de « Bataillon de chalumeaux ». Les forces soviétiques en retraite, le 12 février, avaient blessé deux officiers SS. En représailles, cinq jours plus tard, les troupes de la LSSAH ont tué 872 hommes, femmes et enfants dont quelque 240 d'entre eux brûlés vifs dans l'église de Yefremovka.

Son sens aigu de la tactique et son agilité mentale lui ont valu son deuxième surnom « Schnelle Meyer » ou « Fast Meyer », « Meyer rapide » pour avoir couru en avant des troupes sur sa moto. Ses méthodes peu orthodoxes ont été testées davantage sur le front de l'Est où lui et ses troupes s'aventuraient parfois loin derrière les lignes ennemies, puis se frayaient leur chemin. Le 23 février 1943, son style de combat téméraire, quoique très efficace, lui a déjà valu la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne. Peu de temps avant la bataille de Koursk, il doit quitter la division Leibstandarte SS Adolf Hitler pour être transféré à la 12e Panzerdivision SS Hitlerjugend : il s'agit d'une division composée de jeunes soldats, des adolescents principalement issus des Jeunesses hitlériennes ; ces jeunes étaient promis à devenir ensuite cadres dans d'autres divisions. Il obtient alors le commandement du Régiment 25, et se voit promu au grade de Standartenführer, l'équivalent de colonel. Leur formation eut lieu au camp de Beverloo à Bourg-Léopold dans la région d'Anvers.

La division est transférée en Normandie au printemps 1944, avant toute idée de débarquement (à égale distance des lieux possibles, Calais et Cherbourg), en plusieurs convois. C'est durant un de ces transferts (auquel ne participait pas Meyer mais cela reflète bien l'état d'esprit de l'unité) que quatre-vingt-six civils âgés de 15 à 85 ans, et sans aucun lien avec la Résistance, furent massacrés à Ascq par des membres de la division, sous le commandement de l'Obersturmführer Walter Hauck, en représailles à une attaque du train dans la nuit du 1er au 2 avril 1944, qui n'avait fait aucune victime.

Le 6 juin 1944, le jour J, les Alliés lancent l'opération Overlord, le Débarquement, l'invasion amphibie de la France, qui ouvre le front occidental tant attendu. Après beaucoup de confusion, les

Hitlerjugend se sont déplacés vers 14h30 le 6 juin et plusieurs unités ont avancé sur Sword Beach, jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées par de violents tirs navals et antichars et par la couverture aérienne alliée. Le régiment de Meyer était prêt au combat à 22 heures le 7 juin. Sa division reçoit l'ordre de rejoindre la région de Caen pour lutter contre les forces anglo-canadiennes qui menacent de prendre la ville ; Kurt Meyer installe son poste de commandement à l'Abbaye d'Ardenne, au nord de la ville, dont les tours offrent une excellente vue sur les champs vallonnés de Normandie. Ses premiers ordres étaient « plus réalistes » que ceux de la division ; tandis que la division a reçu l'ordre de percer la plage, Meyer lui-même a ordonné à son régiment de prendre des positions de couverture pendant le 7 juin et d'attendre des renforts. Lors de leur premier engagement, le régiment Hitlerjugend de Meyer a fait ses preuves en tant que soldats courageux, détruisant 28 chars canadiens tout en ne perdant que « 5 ou 6 chars » par leurs efforts, selon ce dont Meyer pouvait se souvenir quand il a comparu devant la Cour à Aurich après la guerre. Le 27e Régiment blindé canadien a signalé, lui, 31 chars allemands détruits et des pertes allemandes suffisamment graves pour empêcher les SS d'atteindre leur objectif ultime de repousser les Alliés vers la mer. C'est durant cette période que l'exécution de prisonniers canadiens a eu lieu à l'abbaye d'Ardenne. Meyer sera par la suite inculpé et reconnu coupable d'avoir ordonné qu'aucun prisonnier ne soit fait, et également reconnu coupable de la responsabilité de l'exécution de dix-huit prisonniers de guerre. Des jours de combats acharnés s'ensuivirent et, au cours des deux semaines suivantes, le régiment souffrit gravement dans les batailles de l'aérodrome de Carpiquet et des villages de Contest, Buron et Authie. Le 14 juin, le Brigadführer SS, régiment Kommandeur SS-Panzer Grenadier 1, Fritz Witt, un ami de Meyer, est tué lors d'un bombardement côtier de la Royal Navy qui a touché son poste de commandement ; le 16 juin 1944, Meyer est nommé à la tête de sa division et devenait, à 33 ans, le plus jeune commandant divisionnaire allemand de la guerre. Meyer a réussi à maintenir la ligne au nord de Caen malgré plusieurs offensives britanniques et canadiennes. Les combats pour la défense de la ville sont âpres : Caen n'est complètement conquise par les Alliés que le 21 juillet. Meyer échappe de peu à l'encerclement de la poche de Falaise.

Figure 24. A l'abbaye d'Ardenne près de Caen : Observateurs allemands et l'église abbatiale après la bataille. © journals. openedition. org, normandie44. canalblog.com

À la suite de ses faits d'armes pendant la bataille de Normandie, le 27 août 1944, il reçoit la croix de chevalier de la croix de fer avec feuilles de chêne et glaives (avec le n° 91).

Meyer et les restes de la Hitlerjugend ont battu en retraite à travers la Seine et en Belgique. Le 6 septembre 1944, à Spontin près de Namur en Belgique, il est capturé par des partisans et remis aux forces américaines. Parce qu'il était porté disparu et présumé mort, il a été promu rétroactivement au rang de Brigadführer et au grade de général Major der Waffen SS à compter du 1er septembre.

En octobre, passé quelques mois dans un camp d'Allemands particulièrement « suspects », Meyer est emmené « en secret » de Reims en Angleterre dans un camp de prisonniers de guerre. Il rentre en Allemagne à l'hiver 1945. En prison, sa femme Käthe et leurs enfants ont été autorisés à lui rendre visite tous les deux jours pendant vingt minutes et Käthe s'assiéra à la première rangée au palais de justice au début du procès où il comparaît, l'année suivante, le 10 décembre 1945 devant une cour martiale canadienne à Aurich (au nord-ouest de l'Allemagne), afin d'être jugé pour le meurtre de 11 prisonniers canadiens le 7 juin 1944 et de 7 autres prisonniers canadiens le 8 juin 1944 à l'abbaye

d'Ardenne (près de Caen, en Normandie). En tout, il aurait fait exécuter 24 soldats canadiens dans cette abbaye. Parmi ses juges, siège le général Harry Wickwire Foster, qui a été son adversaire lors de la bataille de Normandie à Caen en août 1944, avec le major canadien Russel et le capitaine Stutt.

Figure 25. Kurt Meyer dans sa cellule à Aurich. © ww2incolor.com

Meyer nie avoir ordonné les massacres et déclare qu'il n'a été mis au courant que le 11 juin, soit postérieurement aux faits. La justice ne pouvant prouver si Meyer avait donné ou non les ordres d'exécution, il est reconnu coupable d'avoir incité ses subordonnés à ne pas faire de prisonniers, et donc d'être moralement responsable des exactions des hommes de sa division. Il a été reconnu coupable de trois des cinq chefs d'accusation et condamné à mort le 28 décembre 1945. Kurt Meyer a écrit une lettre au général Vokes et un jour avant son exécution, le 13 janvier, le chef d'état-major le général Christopher « Chris » Vokes, le lieutenant-général John Carl Murchie et le haut-commissaire Vincent Massy ont décidé de commuer la peine en détention à perpétuité en évoquant un « faisceau de soupçons » plutôt que des preuves tangibles.

Meyer a passé cinq ans au pénitencier de Dorchester, au Nouveau-Brunswick, au Canada, où il a travaillé à la bibliothèque et a appris l'anglais.

Quand son fils (l'auteur Tony Foster) lui a demandé pourquoi la peine de mort avait été prononcée, le général Foster a répondu : « Parce que je n'avais pas le choix selon ces règles de guerre imaginées par une bande de sanglants avocats de caserne qui n'avaient jamais entendu un coup de feu tiré en colère. »

Le 18 octobre 1951, Meyer fut transféré de la prison canadienne au camp de criminels de guerre de Werl (Westfalen) avec le général Albert « Smiling Albert » Kesselring, le colonel général Mackensen, Friedrich August « Eberhard » et le colonel général Nicolaus von Falkenhorst. Enfin, Meyer a été libéré de prison grâce à l'influence du chancelier Konrad Adenauer le 7 septembre 1954, à l'âge de 43 ans. Car, après que le gouvernement allemand eut réduit sa peine à quatorze ans, il avait maintenant passé (jour pour jour, depuis son emprisonnement par les soldats américains) dix ans en prison et compte tenu de la réduction conventionnelle d'un tiers pour bonne conduite, il était éligible à la libération pour avoir purgé sa peine.

Libéré de prison, Kurt Meyer vivait à Hagen mais n'a pas poursuivi de carrière politique, en partie à cause de sa mauvaise santé ; il avait besoin d'une canne pour marcher et souffrait de maladies cardiaques et de problèmes rénaux. Il a commencé un travail avec la Brasserie Andreas en janvier 1955 en charge des 27 chauffeurs-livreurs du district, pour un salaire de base de 700 deutschemarks et rien d'autre, alors il a arrêté de fumer.

Il est aussi très actif au sein du Hilfsgemeinschaft auf Gegenseitigkeit der ehemaligen Angehörigen der Waffen-SS (HIAG, l'association d'entraide des anciens Waffen-SS) et milite pour que l'État leur accorde des pensions de retraite. Au cours de ses six dernières années, Panzermeyer, malgré son handicap, défendait de façon désintéressée les survivants de son unité. Il a rencontré les représentants de l'État, le chancelier de la République fédérale d'Allemagne, M. Konrad Adenauer, un représentant de l'opposition du parti social-démocrate Fritz Erler et Erich Ollenhauer. La condamnation de la Waffen-SS à Nuremberg en 1946 devait être annulée, l'honneur de l'unité avec près de 900 000 soldats à la fin de la guerre devait être restauré

Il est resté ami avec le SS Standartenführer, le commandant du SS Panzer Reg 1 « LSSAH », Joachim « Jochen » Peiper SS Obergruppenführer, membre de la 1ère division SS Leibstandarte SS Adolf Hitler avant de devenir l'adjudant personnel d'Adolf Hitler, Otto Günsche, SS Standartenführer, de la Poche de Falaise, de l'Offensive des Ardennes, avec la 12e SS Panzer Division, Max Wunsch et SS Oberstgruppenführer, commandant de SS-Div « LSSAH », Sepp Dietrich et SS Obergruppenführer, commandant général II SS Panzer Corps, Paul « Papa » Hausser.

Figure 26. Réunion d'anciens Waffen-SS : Kurt « Panzermeyer » Meyer (peine de mort), Jochen Peiper (peine de mort, assassiné en 1976), Otto Günsche (11 ans d'emprisonnement), Josef « Sepp » Dietrich (peine de mort) © ww2incolor.com

Le nombre total de victimes parmi les Waffen-SS ne sera probablement jamais connu, mais une estimation indique qu'ils ont 180 000 morts, 400 000 blessés et 40 000 disparus. Pour d'autres, le nombre de victimes de la Seconde Guerre mondiale indique que les Waffen-SS ont 314 000 morts et disparus, soit 34,9 %. En comparaison, l'armée américaine a 318 274 morts et disparus sur tous les théâtres de la guerre.

Après une série d'attaques légères, Meyer est décédé d'une crise cardiaque à Hagen (en Rhénanie-du-Nord, Westphalie dans la République fédérale d'Allemagne) le 23 décembre 1961. Ce soir du 23 décembre pendant son dîner d'anniversaire avec Gerhild, 18 ans, il a soudainement posé sa fourchette et touché son cœur. « Je ne me sens pas bien. » a-t-il murmuré et se pencha en arrière, pâle et tremblant. Käthe qui n'était sortie de l'hôpital que depuis deux jours après une opération abdominale, était allongée sur le canapé du salon. Kurt vomit, Gerhild l'aida à se coucher. « Cachez le gâteau, le cognac et les verres. » ordonna-t-il. Car après son léger accident vasculaire cérébral en juillet, on lui avait dit de ne pas prendre de café, de nourriture riche et d'alcool. Il murmura d'appeler ses collègues de la brasserie, mais Käthe savait qu'il allait mourir. À l'hôpital, où il avait été conduit aux soins intensifs, Käthe et les enfants se sont rassemblés. Il a essayé de parler, mais sa tête a baissé. Inge a tenu sa main alors que ses dernières étincelles de vie clignotaient puis mouraient le jour de son 51e anniversaire. Il laissait une épouse, Käthe née Bohlman, et cinq enfants, ses filles, Irmtraud, Ursula, Inge et Gerhild et son fils Kurt, le plus jeune.

Figure 27. Tombe de Kurt Meyer (1910-1961). © Pinterest.

Le 28 décembre, par une journée grise et froide, plus de quatre (certains disent quinze) mille personnes ont assisté aux funérailles de Kurt Meyer à Hagen, Am Berghang, au Delstern Friedhof où Konrad Adenauer et Richard Strauss avaient

envoyé une gerbe. Les camarades Waffen SS sont arrivés en masse de toute l'Europe pour saluer ce « commandant moderne, courageux, exemplaire et désintéressé, parti trop tôt ».

« Si jamais un individu était l'incarnation vivante de l'officier SS parfait, c'était Kurt Adolph Wilhelm Meyer. Il était un exemple classique d'un officier agressif et impitoyable de la Waffen-SS et d'un leader de premier ordre qui a poussé ses troupes (et lui-même) à leurs limites. Il était une personnalité exceptionnelle dans la direction militaire, d'un caractère spécial et d'un fort charisme. »

Sa famille : père, mère, épouse et enfants.

Figure 28. Ses parents, Otto Meyer et Alma Weihe, son épouse Käthe Bohlman et ses enfants (par âge) Irmtraud, Ursula, Inge, Gerhild et Kurt © WW2 Gravestone

Ses grades (avec les pattes de col).

- SA-Sturmführer : 10 juillet 1932 (lieutenant),
- SS-Untersturmführer : 15 mai 1934 (sous-chef d'assaut),
- SS-Obersturmführer : 10 mars 1935 (chef d'assaut principal),
- SS-Hauptsturmführer : 12 septembre 1937 (capitaine chef d'assaut),
- SS-Sturmbannführer : 1er septembre 1940 (chef d'unité d'assaut),
- SS-Obersturmbannführer : 9 novembre 1942 (chef d'unité d'assaut principal),
- SS-Standartenführer : 21 juin 1943 (chef de régiment),
- SS-Oberführer : 1er août 1944 (général),
- SS-Brigadeführer (Generalmajor) der Waffen-SS : 1er septembre 1944 (à titre posthume – puisqu'il avait promis de se suicider plutôt que de se rendre - et avec effet rétroactif)

Ses décorations (il était un des soldats les plus décorés).

Figure 29. Certaines dates d'attributions n'ont pas été retrouvées tandis que d'autres diffèrent selon les listes…
1. Badge de participation à Braunschweig 1931 (16 octobre 1931), 2. Insigne de sport SA en argent, 3. Poignard d'honneur de la SA., 4. Médaille de service NSDAP en argent, 5. Badge d'honneur Hitler Jugend de la Vieille Garde 1925 (est-ce ce badge commémoratif de district NSDAP 1925 ?) (octobre 1933), 6. Julleuchter des SS (chandelier (sic) de la fête de Yule au solstice d'hiver) (16 décembre 1935), 7. Médaille de l'Anschluss (mémoire du 13 mars 1938) (2 mars 1939), 8. Croix de Fer 2e classe (20 septembre 1939), 9. Insigne noir des blessés (septembre 1939), 10. Croix de Fer 1re classe (8 juin 1940), 11. Médaille des Sudètes (mémoire du 1er octobre 1938) avec barrette du château de Prague (12 juin 1940), 12. Insigne d'assaut d'infanterie en bronze (3 octobre 1940), 13. Croix de Chevalier de la Croix de Fer (18 mai 1941) – 291e officier à la recevoir, 14. Bague d'honneur des SS (Totenkopfring) (1941), 15. Médaille de service de la Waffen-SS pour 12 ans, 16. Chevrons des anciens combattants, 17. Insigne de sport du Reich (Deutsches Reichsabzeichen für Leibesübungen) en bronze, 18. Badge DLRG (Deutsche Lebens-Rettungs-Gesellschaft = Association allemande de sauvetage) en bronze, 19. Badge de blessure en argent, 20. Croix allemande en or (8 février 1942), 21. Ordre militaire de Bravoure 4e classe (1er niveau) de Bulgarie (6 juillet 1942), 22. Ordre de la Couronne de Roumanie avec épées et ruban de la classe IV de la Vertu Militaire (3 septembre 1942), 23. Médaille du Front de l'Est (Winterschlacht im Osten 1941/42 – Bataille d'Hiver à l'Est) (4 septembre 1942), 24. Croix de Chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne (23 mai 1943) – 195e officier à la recevoir, 25. Épée honorifique du Reichsführer-SS (1944), 26. Mention dans le rapport de la Wehrmacht (donnait parfois droit à cette agrafe de la Liste d'Honneur) (29 juin 1944), 27. Croix de Chevalier de la Croix de Fer avec feuilles de chêne et glaives (27 août 1944) – 91e officier à la recevoir.
© Wikipedia (grades-8-9-10-11-13-20-23-24-26-27), the-saleroom.com (1-5-25), warmilitaria.it (2-4-15), germanmilitary relics.com (3-7), emedals.com (6), militariaplaza.nl (12), sshonorring.com (14), antiquitaeten-sammlerecke-noerdlingen .de (16), aboutww2militaria.com (17), ebay.de (18), alamyimages.fr (19), militaria-berlin.de (21), fracademic.com (22).

Les rebonds de l'Histoire.

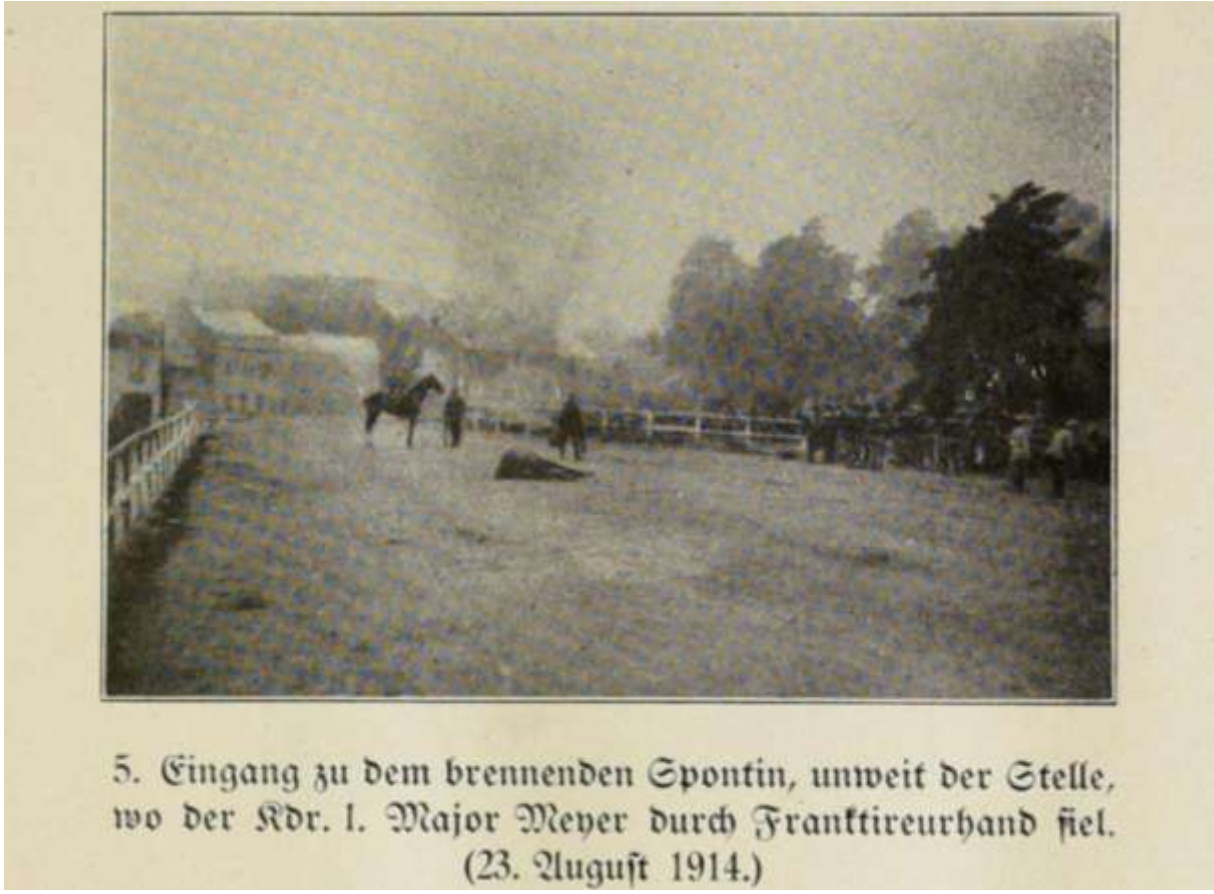

Figure 30. Spontin aurait été massacré (43 victimes pour environ 600 habitants) et brûlé (131 immeubles sur 161) le 23 août 1914 suite à l'assassinat du Major Alfred MEYER du 1er bataillon du 103e Régiment d'Infanterie de Réserve Saxon, né en 1870, (sans lien de parenté) « par des Francs-Tireurs », ainsi que du soldat Richard HEROLD de la 6e compagnie du 103e, né en 1882 (actuellement au cimetière militaire de Vladslo, parcelle 7 tombe 2090) et du soldat PFLUGBEL du 23e régiment d'artillerie de campagne rhénan dont on a retrouvé les tombes à Ciney mais peut-être aussi de Richard SIEBER de la 3e compagnie du 103e, né en 1883, mais qui serait mort le 24 août (actuellement au cimetière militaire de Vladslo, parcelle 7 tombe 2086), de Rich. MENZER de la 4e compagnie du 103e, né en 1882, et de l'Offiziersstellvertreter (officier adjoint) Kurt KLEIN, de la 6e compagnie du 103e, né en 1889 (soit 5 morts et 27 blessés pour des « tirs amis » complètement déniés - contre 4 morts et 23 blessés pour traverser la Meuse avec des pontons à Yvoir en face de l'auberge de Praule sous le feu des Français - uniquement pour le RIR 103, selon des sources allemandes). Trois cadavres, dont le Major, ont d'abord été déposés dans une remise du château. Ce MEYER a été enterré à Ciney avec l'inscription « Hier ruhet / Major Meyer / Res[erve] Säch[sischen] Inf[anterie] Rgt [=Regiment] Nr 103 / gef[allen] am 23 Aug[ust] 1914 im Kämpfe / bei Spontin » (Ici repose le major Meyer du 103e régiment d'infanterie saxon de réserve tombé le 23 août 1914 dans un combat près de Spontin) avant son rapatriement en Allemagne. Mais, déjà la veille, les soldats allemands disaient à Ciney et dans les environs : « Demain Spontin kaputt ».© Erinnerungsblätter deutscher Regimenter (RIR 103) publié à Dresde en 1922, Cercle Culturel Cinacien.

BIBLIOGRAPHIE.

Grenadiers : L'histoire du Waffen SS General Kurt « Panzer » Meyer, par Kurt Meyer, Stackpole Books, 1957-2001-2005 *(situe les faits à Durnal, mais est considéré comme « la » référence, et on a vu qu'il n'était pas toujours très objectif dans les faits décrits)*.

Les crimes de guerre commis lors de la libération du territoire national en septembre 1944 dans la région de Dinant, par la Commission des Crimes de Guerre du Ministère de la Justice, Georges Thone éditeur à Liège, 1946 *(situe bien les faits à Spontin)*.

Spontin, Durnal et Dorinne, Essai historique, par A. WOUEZ, Editions Techniques et Scientifiques à Bruxelles, 1958 *(situe les faits à Spontin)*.

Revue anglaise After the battle - Number 98 - Capture of Kurt Meyer, par Jean Paul Pallud *(situe les faits à Spontin mais a bénéficié du témoignage du spontinois Louis Warolus)*.

Hemingway et Jean Racine, reporters de guerre en Ardenne, par Carlo Bronne, préfacé par Jo Gérard, Editions J.M. Collet, 1985 *(situe les faits à Durnal)*.

WEBOGRAPHIE.

https://ww2gravestone.com/people/meyer-kurt-adolph-wilhelm-panzermeyer/

https://forum.axishistory.com/viewtopic.php?f=38&t=141473

https://peoplepill.com/people/kurt-meyer-6/

Kurt Meyer à Durnal : http://www.crupechos.be/crupetdanslatour/page18.html

Mort d'un Américain à Spontin : https://www.yvoir.be/fr/loisirs/culture/mortspourfrance3.pdf

Ein Volk, ein Reich, ein Führer ! (Adolf Hitler)

Ich hatt' einen Kameraden…
(Chant funèbre militaire intemporel allemand)

Toute rectification ou tout complément est le bienvenu.

Renseignements glanés par Jean-Luc WILMET.

Figure 31. Après. Kurt Meyer en uniforme de la Wehrmacht après sa capture, 1944 (mais sans date plus précise sinon qu'il a fallu attendre une dénonciation avant de pouvoir l'identifier formellement le 18 novembre 1944).
©.Scooter-AZ (colorisé avec colourise.sg)